

**SOIGNIES,
ENTRE REM PARTS ET
CARRIÈRES**



Grand-Place

↔ 5.750 m

2 h – 40'

Circonsrite par ses anciens remparts, dont le tracé est encore perceptible à quelques endroits, la ville médiévale s'est développée autour de la **collégiale Saint-Vincent** (p. XXX) 1 par un réseau de rues étroites qui y convergent toutes. Les

Les pignons latéraux ou frontaux ont presque tous disparus.

Dans le bas, le **café des touristes** 2, qui aurait abrité l'ancienne halle aux draps, est une des rares maisons du 16^{ème} siècle conservées à Soignies, malgré d'importants remaniements.

Portés sur les côtés par d'élégantes consoles en pierre, les deux étages en encorbellement sont charpentés en colombages de chêne entre pignons de brique. La haute bâtière à tuiles plates a été percée de lucarnes à croupe vers 1797, alors que le rez-de-chaussée était entièrement remanié et recouvert de pierre



Rue du Lombard, 2-4

coudes décrits par certaines d'entre elles témoignent d'un sévère remaniement au cours du temps.

de taille. L'ensemble, fort abîmé pendant la guerre, a subi une restauration en profondeur dès 1947. A côté, la porte cochère du café du Heaume donne accès à une cour cernée de murs anciens, sans doute partie d'une ancienne ruelle;

Le pourtour de la **Grand-Place** a été profondément transformé à la mode néo-classique dans le courant du 19^{ème} siècle. Ses maisons à niveaux de hauteur dégressive, percées de fenêtres qui rythment la façade de manière rigoureuse, étaient à l'origine recouvertes d'enduit blanc, la plupart du temps sur un soubassement de pierre donnant une couleur locale à ce style.

← La rue du Lombard aboutit en chicane, indice d'une modification de la trame urbaine, au pied de la collégiale. Dans l'angle droit, une maison datée de 1563 (n°4), fort remaniée, présente au sommet de sa façade de pierre une bâtière pentue entre pignons à gradins;

Grand-Place, 8

Halle aux draps



→ La maison à la jonction de la rue du Lombard et de la ruelle Scaffart (n°2, 18^{ème}) a été rénovée en profondeur et héberge l'office du tourisme de Soignies. Visiblement, elle a subi d'importantes transformations au cours du temps;

↗ La ruelle Scaffart abrite la vénérable **maison Nalis** (n°3) 3, vieille bâtisse patricienne du 16^{ème} siècle rafraîchie



Maison Nalis

récemment. Disposée en L, elle est flanquée côté cour d'une tourelle d'escalier de plan carré. Les portes gothiques sont reconnaissables à leur linteau découpé en forme d'accolade, surmonté d'une imposte carrée. Un passage charretier, sous une porte en arc brisé, permet d'en faire le tour. L'aile arrière est délimitée par de grands pignons à gradins sous tablette de pierre et renforcée, aux angles, par des chaînes harpées. Sa façade occidentale, autrefois bordée par la Senne, présente encore des fenêtres à croisée de pierre et montants chaînés, minutieusement rétablis lors de la restauration récente dont l'édifice a fait

l'objet. La corniche en pierre est soulignée par une jolie frise dentelée;

→ Au débouché de la rue Léon Hachez – ancienne rue d'Enghien conduisant à la porte du même nom à travers le *Neufbourg* – une plaque sur le mur de gauche commémore l'inondation catastrophique du 31 mai 1596 et perpétue le tracé de la Senne au cœur de la

ville. Le pont *Batteresse* (1357), équipé d'un barrage, permettait de la franchir. A la convergence des rues Léon Hachez et du Cul de Sac, une pompe à eau néo-classique du 19^{ème} siècle, amputée de son bras, rappelle l'existence de la **fontaine Saint-Vincent**. Cette source d'eau potable était utilisée depuis le Moyen Age par les habitants du bourg au même titre que la fontaine Scaffart. Selon la légende, elle résulterait de l'intervention de saint Vincent lors d'une importante sécheresse. L'existence de ces sources a, sans aucun doute, été décisive dans l'implantation d'une communauté religieuse et d'un village sur ce promontoire des bords de Senne;



Frères des écoles chrétiennes

← La rue Henri-Eloi Leroy (1787-1865) est bordée de belles maisons anciennes. Médecin rendu célèbre par ses travaux sur la péritonite aiguë et les maladies de la peau, Leroy fut le premier bourgmestre de Soignies après l'Indépendance. L'**ancien couvent des Frères des écoles chrétiennes** dresse sa large silhouette au n°15. Arrivée à Soignies en 1840 pour prendre en charge l'instruction des jeunes garçons, la communauté fait bientôt construire cette vaste bâtisse de style eclectique, à côté d'une maison tradition-



Maison décanale

nelle du 17^{ème} siècle dont la façade-pignon à gradins a été enduite plus tard. L'accès à la cour est marqué par une ancienne porte charretière sous arc en plein cintre. A sa gauche, la **chapelle du Calvaire**, de style néo-

gothique, date de 1855 environ. Le christ en bois polychromé qu'elle abrite aurait été récupéré de l'ancienne chapelle des Capucins de la rue Chanoine Scarmure.

A travers le porche du n°8, entrez dans une cour pavée sur laquelle s'ouvrent les deux ailes de la **maison décanale** (1759) de style tournaisien. Ses façades har-

monieuses rythmées par la pierre et la brique présentent de larges fenêtres et sont reliées par un pan coupé logeant une belle porte à imposte de style Louis XV où triomphe la ligne courbe;

LE STYLE TOURNAISIEN

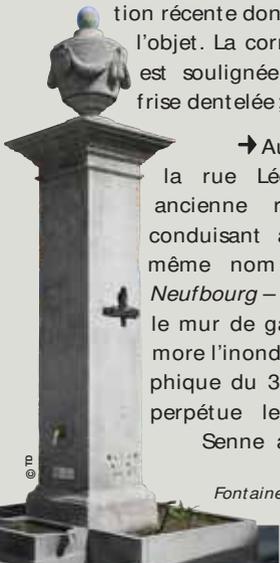
Ce style régional, né à Tournai vers 1675, tente de faire la synthèse entre la maison traditionnelle et les formes classiques introduites par les Français, en plus sobre et plus économique: ordonnancement symétrique de la façade, linteaux de fenêtre surbaissés plutôt que droits, suppression des croisées de fenêtre, prolongation des appuis de fenêtre et/ou des linteaux par des chaînes en pierre bleue, jambes harpées et traverses en pierre des portes d'inspiration Louis XV.

Le **type traditionnel** désigne le style d'architecture en vogue dans nos régions à partir du 16^{ème} siècle, lorsque la construction en matériaux durs commence à s'imposer. Pierre et brique remplacent alors progressivement la structure en bois et le torchis, mélange de boue argileuse séchée et de paille. Sur un soubassement saillant en pierre, la maison traditionnelle mélange la pierre pour les angles, piédroits, linteaux et croisées, cordons séparant les étages et corniches et la brique pour les murs. Implantée perpendiculairement à la rue, la façade présente un pignon à redents ou chantourné qui cache le toit à deux versants.

↑ Au fond de la rue, le vieux cimetière est fermé par les bornes qui servaient de barrières à péage sur la chaussée de Braine, à hauteur de la ferme Tondeur. A droite de l'entrée, la maison accolée au mur, remodelée en style tournaisien, abritait la conciergerie;



Conciergerie



Fontaine Saint-Vincent

LE VIEUX CIMETIERE 4

Aménagé en 1327 pour accueillir les dépouilles des chanoines de la collégiale, le *nouvel être* succède dans cette fonction au cloître et au chœur de celle-ci. Le terrain entoure une petite chapelle romane très ancienne, datée du 12^{ème} siècle. Il est inclus à l'intérieur des remparts de l'enceinte fortifiée érigée à partir de 1365 (p. XXX).

La **chapelle** présente une nef romane en moellons de grès et de calcaire sans chœur distinct, ce qui est assez rare. Faiblement éclairée par deux baies romanes dans les pignons, elle est surmontée d'une toiture pentue, coiffée d'un petit clocheton. D'après les traces laissées par l'ancien lavabo taillé dans le mur, l'autel devait se trouver dans le coin droit de celle-ci. L'entrée se faisait du



Chœur

côté opposé, par une porte à linteau en grès en forme de mitre.

Pour répondre à une demande croissante d'offices commémoratifs dans le sillage de la Contre-Réforme, l'édifice a été agrandi en 1643 par l'ajout d'une chapelle en brique et pierre bleue de style gothique dans le mur nord. Elle faisait office de chœur. Entouré de quatre baies, le chevet est resté aveugle pour permettre l'installation d'un autel à portique. Pour compléter, les murs de la nef principale ont également été percés de baies gothiques disproportionnées et une petite porte sous auvent a été ajoutée dans l'axe.

A la fin du 19^{ème} siècle, entre 1894 et 1896, la chapelle a fait l'objet d'une restauration en profondeur par J.-L.

Chapelle



↑ Quittez le vieux cimetière par le **portail baroque** (1677, placé en 1901), qui ornait autrefois l'entrée latérale de la collégiale et marque aujourd'hui l'accès secondaire du vieux cimetière. Jusque-là, l'entrée se faisait par une grille en fer forgé, accrochée à de simples pilastres de pierre bleue ornés de tibias entrecroisés. C'est un des rares exemples du style baroque à Soignies qui semble, comme la plupart des villes haennuyères, y avoir été plutôt hostile;

→ L'étroite ruelle du Rempart du Vieux Cimetière coïncide avec l'ancien chemin de ronde permettant de

Portail baroque



Musée

Barbier qui a suivi les recommandations de Paul Hankar: dégagement des fondations, enlèvement des enduits intérieurs et du plafond pour dégager la charpente. La chapelle abrite, depuis, les collections du Cercle royal d'histoire et d'archéologie du canton de Soignies, fondé par Amé Demeuldre (1848-1931), un ancien notaire passionné, avec le soutien de la commune.

Véritable petit musée lapidaire en plein air, le vieux cimetière abrite les monuments des principaux maîtres de carrière de Soignies – les Wincqz, Rombaux, Pater, Bottemanne, Depret – des chapelles familiales de style régional, dites en *caisse de violon*, ainsi que des chapelles votives formant un chemin de croix et

surveiller les larges fossés et les abords de la ville. Elle aboutit à la **place du Jeu de Balle** qui, bordée à droite par la levée de terres des remparts, correspondait à l'emplacement des fossés. Champ d'exercice des confréries armées, jardin à usage de jeux de balle, la place a servi, depuis le début du 19^{ème} siècle, au stationnement des charrettes et des diligences dont les attelages étaient en quête de nourriture et de repos.

Une ancienne auberge portait, gravée dans la pierre, l'inscription: *Accourez, vous tous Flamands généreux*. A l'angle de la rue Neuve, une *parapette*

un calvaire, qui aurait été sculpté par Jean-Joseph Bottemanne (ou Legros, 1808). Le monument dédié à saint Macaire rappelle la mort de 300 Soignégiens lors de l'épidémie de choléra de 1866.

Devenu trop petit et posant des problèmes d'hygiène, le vieux cimetière a été désaffecté en 1890 et transformé en parc public où les monuments funéraires ont été maintenus. Le climat mystérieux et paisible qui s'en dégage est insoupçonné à une telle proximité du centre. En visite familiale à Soignies dans son enfance, René Magritte aimait s'aventurer dans les caveaux dont les pensionnaires avaient été déplacés au nouveau cimetière: *Nous visitons les caveaux souterrains dont nous pouvions soulever les lourdes portes de fer et nous remontions à la lumière. Un artiste peintre, venu de la capitale, peignait dans une allée du cimetière avec ses colonnes brisées jonchant les feuilles mortes. L'art de peindre me paraissait vaguement magique et le peintre doué de pouvoirs supérieurs.*



(tourelle) occupe la place de la tour Willot (1421-1423) tandis qu'une autre, rue Félix Eloy, a pris celle de la tour des Messieurs (les chanoines, 1442-1443).

En 1820, la rue Neuve a été aménagée dans l'ancien fossé de l'enceinte entre la tour Willot et la porte de Mons. En compensation de la perte de leur champ



Place du Jeu de Balle



LES REM PARTS DE SOIGNIES (1365-1677)

Jusqu'à la décision, prise par le chapitre de la collégiale en 1365 suite aux saccages perpétrés par les troupes du comte de Flandre, Louis de Male, d'élever des fortifications autour de la ville, l'enclos capitulaire autour de la collégiale et ses tours en forme de donjons étaient le seul refuge de la population en cas de menace extérieure.

Survient la guerre avec le comté de Flandre. **Albert de Bavière** (1336-1404), fils de Marguerite II d'Avesne et de l'empereur Louis IV de Wittelsbach, venait de prendre la succession de son frère Guillaume, atteint de démence. Il a du mal à s'imposer et se montre particulièrement cruel avec ses vassaux. Parmi ses peu glorieux faits d'armes, figure l'assassinat, en 1364, du seigneur d'Enghien, Sohier, qu'il spolie de ses biens. Invité à passer quelques jours au château de Bezieux près de Valenciennes, Sohier avait été enlevé la nuit et conduit au Quesnoy pour y être exécuté. Les frères de ce dernier sont aussitôt allés chercher protection chez leur voisin, le comte de Flandre Louis II de Male (1330-

1384), qu'ils incitèrent à déclarer la guerre à Albert. Les troupes d'Albert sont battues entre Hoves et Enghien par les partisans de Sohier tandis que les Flamands en profitent pour semer la désolation dans le Hainaut. Soignies est la proie des flammes.

Lors de la reconstruction, le chapitre de Saint-Vincent est contraint d'édifier des fortifications autour de la ville de Soignies. Pour financer ces coûteux travaux, la lettre patente d'Albert de Bavière du 20 février 1365 ordonne au chapitre de lever temporairement maltôte, une taxe à la vente de certaines denrées alimentaires. Son périmètre ayant été dessiné au plus juste, la construction de l'enceinte fortifiée nécessita l'expropriation et la démolition de nombreuses petites maisons. Financée par la bourgeoisie locale dont elle protégeait les activités commerciales, elle fut dotée de quatre portes correspondant aux principales routes de l'époque – de Braine (ou du Vieux Marché), de Mons (ou de l'hostellerie Saint-Jacques), de Neufvilles (ou du Moulin) et d'Enghien (ou du *Neufbourg*) – points de départ de l'extension de l'agglomération. Les autres rues aboutissent désormais en cul-de-sac sur les fortifications.



de tir, les archers de Sainte-Christine occupèrent désormais le terre-plein dans l'angle formé par les rues Ferrer et Neuve;

→ Ancienne rue du Vieux-Marché, puis

Rue Chanoine Scarmure, 30

Pour parer au plus pressé, on s'est contenté, dans un premier temps (1365-1379) de levées de terre bordées de larges fossés partiellement inondés. Un chemin tracé sur la crête servait à faire le guet et à transporter des marchandises pondéreuses autour de la ville. Quelques années plus tard (1406), des palissades en bois, ponctuées à intervalles réguliers de neuf guérites au toit de chaume, viennent compléter le dispositif de défense. Il s'agit, pour l'heure, de répondre à la crainte d'être pris en tenaille dans le conflit qui oppose les Liégeois et les Bourguignons. Et, c'est seulement à partir de 1420 que murailles et tours de guet en moellons de grès et de calcaire remplacent progressivement le dispositif en place. Le tronçon nord, entre les portes de Braine et de Mons, étant le plus vulnérable, est terminé le premier. La tour Piérart Willot, du nom du maçon qui l'a érigée, est flanquée du premier pan de muraille en 1423. Vingt ans après, c'est la tour des Messieurs qui sort de terre entre les rues Ferrer et de Mons, suivie immédiatement par la tour Restiau entre la porte de Braine et le cimetière ainsi que la courtine qui les relie. Poursuivies sans désespérer dans la vallée de la Senne, les fortifications sont achevées vers 1470. L'entreprise, supervisée par le comte de Hainaut, lui permet enfin d'exercer certains droits sur Soignies, de lever maltôte et d'occuper une place. Devenus ses obligés, chapitre et bourgeois sont désormais tenus de payer l'aide qu'il leur réclame.

L'utilité militaire de l'enceinte fortifiée est de courte durée. A telle enseigne qu'elle n'est plus guère entretenue, ni équipée dès le 16^{ème} siècle. Comme passage obligé, les portes restent utiles pour le contrôle des entrées, le paiement des taxes et la négociation des conditions de campement des armées en campagne. L'habitat se concentre à l'intérieur et déborde aux abords des portes tandis que les fossés se transforment invariablement en jardins potagers.

Malgré le démantèlement précoce de l'enceinte fortifiée, ordonné dès 1677 par le gouverneur général des Pays-Bas espagnols, le duc Carlos de Villa-Hermosa, pour obliger les troupes françaises à la retraite avant le traité de Nimègue (p. XXX) et éviter qu'elles ne

trouvent refuge dans les villes hainuyères, la ville ancienne reste profondément marquée par sa structure médiévale. La disposition des rues selon un plan radioconcentrique à partir de la collégiale et les quelques rues coudées pour les faire coïncider avec les portes de la muraille y trouvent leur origine.

Le tracé de l'enceinte est, ensuite, perceptible par le relief à de nombreux endroits. Au nord, longeant le vieux cimetière, une ruelle – le **rempart du Vieux Cimetière** – emprunte l'ancien chemin de ronde bordé, en contrebas, de jardins qui ont pris la place des fossés.

Au sud, c'est le **rempart Legros**, dont il ne subsiste que quelques levées de terre, qui a été colonisé au 19^{ème} siècle par de petites habitations ouvrières. A hauteur de la **place du Jeu de Balle**, l'ancien remblai est retenu par un mur de soutènement en moellons reconstruit vers 1910 à l'emplacement approximatif de la muraille. En retrait, le chemin de ronde est encore perceptible le long des petites maisons ouvrières dont la construction remonte, ici aussi, à la première moitié du 19^{ème} siècle.

Lors du percement de la **rue Neuve**, en 1820 sur le fossé d'enceinte comblé, les levées de terre ont été contenues par des murailles en moellons aux angles formés par la nouvelle voirie avec la rue Félix Eloy et la place du Jeu de Balle. Des maisons néo-classiques y ont ensuite été harmonieusement intégrées.

Rempart Legros



rue de Braine, la **rue Chanoine Scarmure** (p. XXX) longe la ligne de crête qui sépare les vallées de la Senne et de la Caffenièrre. Les n° 15 et 30 présentent une belle façade néo-classique de la

première moitié du 19^{ème} siècle. Remarquez les baies en plein cintre du premier étage, reliées par un bandeau et une archivolte moulurés. Plus loin, sur le même trottoir, trois maisons



Rue Chanoine Scarmure, 8

(n°6, 8 et 10) attire le regard. Celle de gauche date de 1771 avec ses fenêtres à linteau de pierre frappé de rocailles, typique du style Louis XV, et ses trous de boulins garnis de bouchons à tête de lion sous la corniche en pierre. Toute en pierre, celle du centre, de style gothique, a été dépouillée de sa décoration au 19^{ème} siècle: disparition de la baie au-dessus de la porte, d'encadrements profilés et de croisées de pierre. La **maison des Capucins** enfin (n°10), en forme de L, remplace le couvent des capucins fondé en 1618. Seul le portail gothique en arc brisé est encore d'origine. Il est surmonté d'une statue de saint François d'Assises.



Rue Chanoine Scarmure, 10

Indice d'un ajout postérieur, les montants des fenêtres du deuxième étage sont dépourvus de pierre. Au fond de la cour, défigurée par des boxes de garage récents, une remise à voiture de style éclectique présente des arcades en plein cintre encadrées de brique sombre et surmontées d'une frise;

← Traversez le haut de la Grand-Place, passez derrière le chevet de la collégiale par la rue de Mons et faites le tour de celle-ci par la rue de la Régence. A l'angle (n°10), une maison

LA RUE DE LA RÉGENCE

Si la rue de la Régence – qui évoque le conseil de régence, assemblée communale de la période hollandaise dont les membres étaient nommés à vie – fait le tour de la collégiale, c'est au prix d'une sérieuse amputation de l'ancien cloître dont une aile a fait les frais de l'opération vers 1820. C'est la raison de l'existence du haut mur blanc qui longe le côté droit de la rue. La seule porte qui le perce donne accès au musée du chapitre, logé dans le bras oriental du cloître. La niche néo-gothique abritant les statues de saint Vincent entouré de ses fils rappelle que la châsse a été enfouie à cet endroit pendant l'occupation française.

Cette rue présente un florilège de styles architecturaux dont nous épinglons quelques exemples fameux. L'élégante façade de style classique tardif (n°23 – fin 18^{ème} siècle, à l'emplacement d'une maison datée de 1521) a abrité, entre 1895 et 1968 la **pharmacie d'Henri-Louis Bourdeau**, qui l'a profondément remaniée et rehaussée d'un étage. Elle

cache aujourd'hui deux petits musées séduisants ainsi que les bureaux du Centre d'art et de culture communal. Le premier reconstitue avec minutie l'univers et le décor d'une pharmacie ancienne avec ses instruments, ustensiles, flacons de substances utilisées autrefois. On y trouve également le centre de documentation de la pierre bleue qui présente des outils de tailleurs, des photographies anciennes et récentes des carrières, le cycle d'extraction et du travail de la pierre, des échantillons de pierre travaillés à la main. Sa voisine (n°25 – années 1930) tranche par son inspiration art déco, plutôt exceptionnel au centre de Soignies, avec ses fenêtres jointives, ses panneaux sculptés et ses balcons si caractéristiques.

Rue de la Régence, 15



construite en 1652 remplace une tour des remparts, la tour de la Tuition;

← Descendez vers la place Verte par la rue du Lombard. Ouverte à tous vents et peu structurée, la **place Verte** – autrefois *place su l'grainge* – a perdu coup sur coup sa grange aux dîmes (1820), son moulin banal (1890) et sa rivière (1892) que l'on traversait nonchalamment par un gué. Un riche maître-tanneur, M. Van Cutsem, s'était fait construire une vaste maison (n°30, 1886) et des bureaux (n°32, 1909) à côté de son usine, située à front de l'actuel boulevard Franklin Roosevelt (1936), prolongé par le boulevard John Fitzgerald Kennedy (1963). Ses architectes – E.D. Parys et J. De Cueper – ont adopté le style éclectique à dominante renaissance flamande très en vogue à l'époque pour affirmer la

fortune de leur client: façade et lucarnes habillées de pignons à volutes, croisée ou traverse aux fenêtres, chaînes d'angle ou verticales harpées, mélange subtil de pierre bleue et de brique, etc., tous les ingrédients d'un mélange de styles qui ont rendu le bâtiment assez luxuriant pour qu'il puisse ensuite abriter l'**hôtel de ville** 5 et le bureau de police. L'hôtel de l'Ange qui servait jusque-là de mai-



Hôtel de Ville

l'école primaire communale et l'ancienne bibliothèque (n°15 – 1877, agrandie en 1889) est une œuvre du célèbre architecte courtraisien Henri Beyaert, qui adopte ici un style éclectique à dominante renaissance flamande. Sur un terrain de forme irrégulière abritant autrefois un cellier – la cave du chapitre – il a implanté des ailes inégales en forme de V autour d'un espace central accessible depuis la rue par un bâtiment symétrique. Comme dans les maisons traditionnelles, l'axe central est occupé par un grand pignon à gradins percé de deux portes en plein cintre, de fenêtres à croisée ou traverse. La façade en briques est rythmée par des chaînes d'angle harpées et horizontales en pierre blanche. Le souci monumental constant de l'architecte répond, en fait, au besoin d'affirmation de l'enseignement officiel en rivalité avec l'école libre.

La maison du vicaire (n°5 - 1767) est d'une harmonie raffinée, mais sans ostentation, avec ses fenêtres tournaïsiennes, son mélange de brique et de pierre bleue et sa porte centrale à imposte de style Louis XV dont le lin-

teau, garni de guirlandes de fleurs, est surmonté d'une niche à ailerons en feuilles d'acanthe.

S'appuyant contre le clocher, en face, la maison du Suisse (p. XXX) abritait les réunions du chapitre de la collégiale et une partie de son administration.

Rue de la Régence, 5





© BEXIA BANQUE

son communale sur le haut de la Grand-Place avait été détruit par une explosion en 1956. Suite au démantèlement de la tannerie, le terrain a servi à la construction de la poste (1997) et à l'aménagement d'un parking. Rendu aux piétons, le centre de la place Verte accueille la silhouette joviale et folklorique de *Mononk Simpélourd*, le mari trompé que l'on fête le 3^{ème} dimanche d'octobre;

← La **place van Zeeland** occupe le site de l'étang du moulin des chanoines, autrefois alimenté par la Senne toute proche. Une fois la pièce d'eau comblée, l'*Espace* est bordée de maisons et d'ateliers – comme l'ancienne forge attenante au n°15 – qui ont besoin de la rivière. Mais l'état d'insalubrité chronique de celle-ci et les inondations dont elle est la cause, incitent à la faire voûter. Sur la nou-

velle place, on inaugure en 1936 le monument aux morts de la Première Guerre mondiale.

La place est bordée, depuis 2009, par l'**espace culturel Victor Jara** 6, qui emprunte son nom au célèbre chanteur chilien communiste (1932-

Espace culturel Victor Jara



PAUL VAN ZEELAND (1893-1973)



Paul van Zeeland a été appelé à exercer une fonction politique de premier plan au cœur de la crise économique des années 1930. En temps qu'expert des finances – il a dirigé l'Institut des sciences économiques de Louvain et a été vice-gouverneur de la Banque nationale de Belgique – il est, parmi d'autres,

convaincu de la nécessité de dévaluer le franc belge pour relancer l'économie, là où une politique de déflation n'y est pas parvenue.

A la tête d'un gouvernement tripartite – regroupant les partis catholique, libéral et socialiste – entre 1935 et 1937, il dévalue le franc belge de 28 % et suspend provisoirement sa convertibilité en or avant même d'avoir obtenu la confiance des Chambres. Avec, en parallèle, un contrôle des prix destiné à limiter l'inflation consécutive à la dévaluation, un crédit meilleur marché et une réduction des impôts, il parvient à donner une bouffée d'oxygène salutaire à une économie en panne. Sous la pression de la rue, son gouvernement introduira en outre plusieurs avancées sociales importantes: la semaine de 40 heures pour les professions pénibles, une augmentation des salaires et la première semaine annuelle de congés payés. L'exemple du Front populaire en France, en butte à des mouvements sociaux similaires, a été aussi déterminant que la mobilisation des syndicats, réunis pour la première fois de l'Histoire en front commun.

En 1937, Paul van Zeeland, qui n'avait pas encore subi l'épreuve des urnes, se présente dans une élection partielle à Bruxelles face à Léon Degrelle. Avec l'appui du cardinal Jozef Van Roey (1874-1961), qui dénonce sans ambiguïté les dangers que fait courir l'extrême droite au pays, les catholiques font bloc derrière le premier ministre qui remporte 76 % des suffrages. Le danger écarté, le ciment qui avait soudé la tripartite contre nature s'effrite et les antagonismes avec les socialistes reprennent le dessus.

Convaincu dès la première heure de l'importance de la construction européenne, Paul van Zeeland se prononce, dès 1946, pour une union monétaire et douanière. L'année suivante, il crée, avec le Polonais Joseph Retinger, la ligue indépendante de coopération européenne, l'un des multiples groupes de pression et de réflexion qui va conduire à la naissance du Marché commun. Obtenant le portefeuille des Affaires étrangères à la mise en place de l'OTAN, il représente la Belgique aux négociations des traités instituant la CECA et la CEE. Il se retire définitivement de la politique en 1956.

M ONONK SIMPELOURD, LA SATIRE BOURGEOISE DEVENUE KERMESSE

La veille du 3^{ème} dimanche d'octobre, à 18 heures, Simpélourd débarque de la gare de Soignies, sa valise à la main comme s'il revenait de voyage.

Accueilli par la foule, il grimpe dans sa décapotable pour se rendre au cabaret de la *Sotte Nowé*. Escorté par des groupes folkloriques, il lance des poignées de carabibis – délicieuse babelutte locale – aux spectateurs. Il salue la foule depuis la fenêtre de l'étage et déguste un quartier de tarte à prunes. Profitant de l'inattention générale, il est remplacé par un mannequin qui reste exposé pendant trois jours avant d'être pendouillé, imbibé d'essence et brûlé devant la foule qui entonne la célèbre chanson: *Simpélourd est deskindu avu l'rue du Moulin à s'ku eyé tout l'aristocratie du Faubourg é du Pachy. Viv Sougni. Viv Sougni. Simpélourd est as guerni* (Camille Dusoeuvor, 1861-1941).

A l'origine de cette fête folklorique, une sorte de bêtisier ou de revue d'étudiants un peu lourde imaginée par un certain Adrien Hiernaux et ses comparses en 1754, à la plus grande joie de leurs concitoyens. Des mannequins suspendus à quelques fenêtres stigmatisaient les Sonégiens dont les fredaines avaient défrayé la chronique pendant l'année. La tradition se perpétue et évolue. Un mari cocu – mais décédé pour épargner l'humiliation de la moquerie – devient l'unique victime des sarcasmes qui se muent, avec le temps, en compassion et sympathie. A telle enseigne qu'on finit par l'affubler du gentil sobriquet de *Mononk Simpélourd*. Simple et lourd? Référence à un savetier malmené par sa femme qui, un jour qu'il

avait trop bu, la battit tant et plus que ses voisins durent s'interposer en le traitant tantôt de *simple*, tantôt de *lourd*? Naïveté moquée d'un meunier qu'on expédiait au grenier pendant que sa femme le trompait en toute quiétude au rez-de-chaussée? Nul ne le sait exactement. Certains prolongent la légende pour en expliquer les rituels: le cortège à l'effigie de *Simpélourd* serait la vengeance des moqueurs, abusés par le cocu qui, mari d'avoir été découvert, leur avait fait passer un appétissant morceau de bois peint pour un plat de jambon; l'épisode du quartier de tarte serait né d'un pari stupide, celui d'un homme qui prétendait rester debout pendant trois heures sans bouger à la fenêtre du cabaret de la *Sotte Nowé* en tenant un morceau de tarte à la main. Pari gagné, il aurait été traité de simple et lourd par la foule témoin de son défi.



©

1973), soutien de Salvador Allende, emprisonné, torturé et assassiné lors du coup d'Etat militaire dirigé par Augusto Pinochet. Selon ses concepteurs – l'association momentanée L'Escaut/Weinand – sa forme et son parement de croûtes de pierre brute évoquent un étrange rocher sorti du sol à proximité de la Senne et rappellent les liens entre la cité et le petit granit. La salle polyvalente est précédée de gradins et entourée d'un déambulateur permettant l'organisation de spectacles en plein air ;



Rempart Legros

➤ Au fond de la place, prenez la rue des Martyrs de Soltau qui emprunte le tracé des anciens remparts. Ces martyrs, auxquels il est rendu hommage, sont quelque 800 Sonégiens déportés et morts au camp de travail de cette petite ville allemande située entre Brême et Hambourg ;

➤ Rejoignez la ruelle du **Rempart Legros**. Les terrains dont cet homme était propriétaire le long de l'ancienne enceinte, encore repérable par quelques levées de terre, ont été construits à la hâte après la révolution industrielle pour abriter des ouvriers de plus en plus nombreux. Résultat, des ruelles bordées de maisons basses qu'une restauration récente a rendues très pittoresques ;



Rue des Orphelins, 6

➔ Revenez à la place van Zeeland par la petite ruelle qui serpente entre ces maisons ;

⬆ Au fond de la place, la **rue des Orphelins** a été percée au 14^{ème} siècle pour franchir la Senne par un pont de pierre aujourd'hui disparu, le *Neufpont*. A la place du bâtiment moderniste de l'institut technique situé à son extrémité, se trouvait autrefois un asile d'orphelins. A droite en montant, un joli portail de style rocaille en plein cintre donne accès au jardin d'un hôtel particulier (n°6). En face, la très ancienne maison de Pierre Rabutin (n°13) a été offerte vers 1484 au chapitre de Saint-Vincent par ce chanoine, curé à Hautrage. Sa silhouette plutôt rustique tranche dans le paysage urbain avec sa jolie façade en moellons de calcaire, sa corniche à modillons de bois sous bâtière d'ardoises et ses lucarnes à linteau chantourné ;

Rue de Mons



Rue de Mons, 5

➔ Principale artère commerçante du centre, la **rue de Mons** bordait autrefois la Senne. Ancienne rue de la Carrière, prolongée par la rue Grégoire Wincqz, elle présente quelques façades témoins du savoir-faire des maîtres-carriers, comme cet hôtel en style classique montois du 18^{ème} siècle avec ses clés d'arc à figures démoniaques ou ses panneaux de pierre à découpes variées qui ornent allèges, trumeaux et entablement (n°5). Les maisons de sa rive droite abritaient des activités en rapport avec la

VOÛTEMENT DE LA SENNE

Dans le centre-ville, la rivière disparaît sous la ligne du chemin de fer à hauteur de la rue Grégoire Wincqz. Le pertuis longe l'arrière des maisons des rues Grégoire Wincqz et de Mons, passe ensuite en bordure des places van Zeeland et Verte, sous les rues Léon Hachez et Rempart du Vieux Cimetière, tourne sous le boulevard John Fitzgerald Kennedy et ressort à l'air libre un peu après la rue de la Senne. Ce voûtement s'est effectué en plusieurs étapes.

La première tente de remédier à l'insalubrité de la rivière dans le centre, causée principalement par les retenues d'eau nécessaires au fonctionnement des moulins de l'entité. Le principal d'entre eux, le moulin des Messieurs évoquait les chanoines du chapitre de la collégiale Saint-Vincent, propriétaires depuis des temps immémoriaux du moulin banal de la cité. Avec son logis, une grange, une petite écurie et un fournil, il était situé sur la rive gauche de son réservoir qui occupait la place van Zeeland actuelle. Vendu comme bien national, il appartenait depuis 1843 à la famille Bosquet qui l'avait agrandi et équipé d'une machine à vapeur.

Miné par les ancrages des vannes du bassin de retenue auxquelles il servait de support, le pont de la rue du Moulin avait dû être fermé à la circulation dès 1886. La suppression des barrages impliquait non seulement le rachat du moulin Bosquet mais aussi du moulin Hulin, situé en aval. La canalisation de la Senne était décidée dans la foulée depuis le pont des Orphelins, avec voûtement entre la tannerie d'Emile Demeuldre et le pont Marousé. Dès 1892, la Senne disparaissait sous la place Verte tandis que le moulin industriel de Félicien Ferbus, construit à l'emplacement de la brasserie du chapitre, prenait avantageusement le relais des anciennes installations. Son immense silo à grains est encore visible dans l'îlot qui sépare les rues de Mons et des Martyrs de Soltau, à côté du magasin Delhaize.

A la création du boulevard de ceinture (1936) et lors de son prolongement jusqu'à la chaussée de Braine (1963), le voûtement sera étendu jusqu'à la voie ferrée d'un côté et jusqu'à la rue de la Senne de l'autre.



Neufpont, rue des Orphelins



La gare

rivière. L'immeuble construit à l'emplacement du moulin industriel de Félicien Ferbus (n° 35) intègre, avec maladresse, la lucarne monte-charge du 19^{ème} siècle. Le site de l'ancien béguinage est occupé par un hôtel de style éclectique (n° 46-48) du début du 20^{ème} siècle;

→ Comme son nom l'indique, la rue de la Station relie la gare de Soignies, située à la pointe sud de l'agglomération, au centre historique (p. XXX);

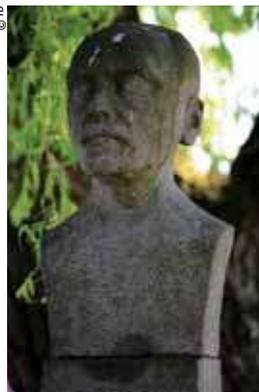
→ Revenez sur vos pas et empruntez la rue Pierre-Joseph Wincqz qui célèbre, tout naturellement, la dynastie héroïque des tailleurs de pierre (p. XXX). A l'angle se dressent les murs

LA RUE DE LA STATION 7

La **rue de la Station** est la voie royale reliant le centre de Soignies à la gare depuis 1841. Elle reprend le tracé de l'ancien grand chemin de Mons et s'intègre ainsi dans la chaussée qui relie Mons à Bruxelles. En prolongeant la rue Neuve (1820), elle relie aussi entre eux les nouveaux faubourgs de la ville sans passer par le centre. Le passage à niveau qui la séparait de la chaussée de Mons a disparu en 1939, après l'aménagement du boulevard de contournement qui enjambe désormais la voie ferrée par un viaduc.

A l'extrémité de la rue, la **gare** éclectique de 1891, qui remplaçait déjà un premier édifice néo-classique construit lors de l'ouverture de la ligne, a été reconstruite après les bombardements de la Seconde Guerre mondiale. La première gare, qui devait ressembler à celle de Braine-le-Comte avec son fronton triangulaire et ses enduits muraux, était trop petite, inconfortable et en mauvais état. C'est l'architecte Gédéon Bordiau (*voir Bruxelles, capitale de l'Europe, p. 73*), originaire de Neufvilles, qui a conçu un édifice plus monumental de style éclectique, alternant la pierre bleue et la brique et décoré de trois pignons et de tourelles à poivrières autour de l'entrée principale. Le gros œuvre du nouvel édifice était terminé en avril 1890 par François Bourgeois, un entrepreneur de Cureghem, pour la somme de 85.500 francs belges. La version reconstruite a, malheureusement, supprimé les éléments les plus pittoresques.

Sur le square qui précède la gare, sont placés la statue de **Jules Bordet**, né dans une des maisons en face de la gare, et le **monument au travail**



Monument au travail

figurant un tailleur de pierre, *El Cayoteu* (Léo Grandmoulin, 1905). Célèbre immunologiste et microbiologiste, Jules Bordet (1870-1961) a fondé l'Institut Pasteur du Brabant et enseigné à l'Université Libre de Bruxelles (ULB). Parmi ses nombreuses découvertes et mises au point, il faut mentionner l'effet bactéricide des globules blancs (1894), le test sérologique de dépistage de certaines maladies ou l'isolement de la bactérie de la coqueluche (*Bordetella pertussis*, 1906). Élément devenu rare dans le décor urbain, le **kiosque** (1893, rénové en 1987) qui orne le square a été dessiné par Henri Beyaert, qui venait d'achever l'école communale de la rue de la Régence.

Attirés par la proximité du chemin de fer, les **hôtels particuliers** et les **édifices publics** ont poussé comme des champignons le long de la nouvelle artère, en suivant les modes architecturaux de leur temps: d'abord le style néo-classique – comme l'imposant château Pognol (n° 35-37 – 1802) – ensuite l'éclectisme de la fin du 19^{ème} siècle. Plus monumental, ce dernier se signale par une plus grande diversité des matériaux, des balcons, des loggias ou des entrées cochères. Epinglons, au passage, la Poste d'inspiration néo-gothique (n° 61 – 1907), le château Brison (n° 67 – 1862) plus classique ou encore l'hôtel néo-Louis XV (n° 79).

Entre eux, l'ancien **Modern' Hôtel** (n° 73 – 1904) est un des rares immeubles de style art nouveau de Soignies, construit par l'architecte Emile François pour le compte du propriétaire des moulins Ferbus. Remarquez, notamment, le pan coupé terminé par un pignon percé d'un oculus et les larges baies en plein cintre, rehaussées d'archivoltes en pierre terminées en coup de fouet. L'intérieur de ce café-brasserie, tenu depuis 1912 par la famille Sciot et converti successivement en hôtel et en restaurant, conserve l'essentiel de son mobilier d'époque.

Rue de la Station, 35-37



de la chapelle et de l'**ancien couvent des sœurs franciscaines**.

La **rue privée Wincqz**, comme on l'appelait autrefois, a été percée à l'initiative de Pierre-Joseph (1896-1897) pour améliorer la liaison entre les carrières et le château familial d'une part, la gare et la chaussée de Mons de l'autre. A l'angle de la rue Billaumont, la statue du maître-carrier, datée de 1879, le représente tenant dans la main un papier à la gloire de l'industrie avec, à ses pieds, un amas d'outils des métiers de la pierre. Elle se trouvait autrefois sur la Grand-Place, devant l'ancien hôtel de ville avant d'être déplacée en 1956, suite à l'incendie dont l'édifice avait été victime. Au-delà du pont du chemin de fer, la maison en retrait (n°59, 1933) de style art déco a été habitée par le peintre sonégien Albert Delaunois (p. XXX).

Le **talus du chemin de fer** marque, d'une manière aussi physique que symbolique, la séparation entre la

ville et le quartier industriel des carrières et de ses cités ouvrières. C'est aussi l'endroit où la Senne disparaît dans son pertuis souterrain à travers le centre. Au-delà du pont, la rue Pierre-Joseph Wincqz a été prolongée

LE COUVEN DES SŒURS FRANCISCAINES (1761-1765)

8

Par son ampleur et son ancienneté, l'ancien couvent des sœurs franciscaines (n° 22 – 1761 à 1765) occupe une place particulière. Dès le 15^{ème} siècle, les béguines ont tenu un hôpital destiné aux indigents et aux pèlerins, l'hospice Saint-Jacques. Elles développèrent en parallèle les soins à domicile pour les malades pauvres. Les bâtiments conventuels des sœurs franciscaines, avec cloître, jardin intérieur et chapelle, ont ensuite été édifés au même endroit par le père franciscain Forthomme en brique et pierre bleue de la région (18^{ème} siècle).

Après 1879, ils ont été prolongés par un long bâtiment en bordure la rue de la Station afin



gée vers la place du Jeu de Balle et l'église de l'Immaculée Conception par le rue Emile Vandervelde;

➤ On ne sait pas trop si la **rue Mademoiselle Hanicq** tire son nom

d'une dynastie de maîtres-carriers du bassin de Feluy-Arquennes (17^{ème} siècle) ou de l'épouse d'un tanneur des bords de la Caffenièrre (19^{ème} siècle). Proche de la Senne et des sites d'extraction de la pierre, cette rue

d'y loger un pensionnat pour jeunes filles, depuis la maternelle jusqu'à la fin de l'école moyenne. Celles qui suivaient les cours de couture ont pu montrer leur savoir-faire en coupant des tabliers pour les petits de l'école du hameau des carrières. En 1961, les franciscaines y transfèrent l'école professionnelle ménagère qu'elles avaient reprise à la rue de Braine aux sœurs de la Providence de Gosselies.

Si les sœurs franciscaines occupent encore une petite aile blottie derrière la chapelle, le couvent a été converti en maison de repos et de soins – asbl Maison Marie Immaculée – tandis qu'un nouveau bâtiment dans l'ancien jardin abrite une séniorie de 40 appartements, la résidence Saint-François. L'ancien pensionnat a été investi par l'œuvre nationale de l'enfance (ONE), une crèche et une école des devoirs.



CHAPELLE SAINT-JOSEPH ET SAINTE-ELISABETH (1763)

Austère et sobre d'allure, la chapelle des sœurs franciscaines, dont les deux saints patrons sont représentés de part et d'autre de la grande fenêtre, présente une façade classique en brique encadrée de chaînes de pierre et surmontée d'un pignon chantourné percé d'un oculus, qui cache un joli clocheton à bulbe. Le portail renaissance donne accès à une ample nef unique terminée par un chevet hémisphérique aveugle. L'intérieur tout en moulures, en chapiteaux, en coupes et en arcades d'un blanc luxuriant contraste avec la sobriété de la façade.



ALBERT DELAUNOIS (1895- 1936) 9

Surnommé par ses camarades de classe le *sot à s'images* tant il croquait et dessinait facilement, Albert Delaunois abandonne l'école sans état d'âme à la fin du cycle primaire pour se former au métier d'artiste peintre aux académies de Mons et de Bruxelles. Tout jeune déjà, il faisait le mur pour s'imprégner de l'atmosphère du vieux cimetière voisin de son école.



Autoportrait

Contraint de subvenir aux besoins de sa jeune famille à la sortie de la Grande Guerre – Lucie-Claire Poelaert lui a donné deux charmantes fillettes, Christiane et Claudine, dite Maryvonne – il travaille comme peintre-décorateur chez Timmermans à Ecaussinnes. Peu valorisant à ses yeux et éreintant, le métier ne laisse guère le temps de peindre et voyager. Il enseignera donc le dessin, à l'école industrielle d'abord (1923), à l'école moyenne d'Etterbeek et à l'athénée royal de Soignies ensuite (1927). Pour promouvoir sa peinture au travers d'expositions collectives autant que pour échanger avec d'autres artistes, il adhère aux Amis de l'art de La Louvière (1924), participe à la fondation des Loups (1929), et accepte de rejoindre le groupe littéraire Pan (1934) à la demande de son ami Robert Ducarme. Plus que les multiples expositions auxquelles Delaunois participe, l'illustration, en 1930, du guide touristique de Soignies de J. Desmette – 41 dessins à la plume et à l'encre de chine – le fait entrer durablement dans la mémoire des Sonégiens, tant ceux-ci ont été reproduits à l'envi tout au long du 20^{ème} siècle. De nombreux points de vue ont ensuite été transposés en peinture par l'artiste.

Alors que la tuberculose le ronge peu à peu, Albert Delaunois trouve la force de se lancer dans la construction d'une maison avec atelier à la rue Pierre-Joseph Wincqz. C'est là qu'il entame la res-



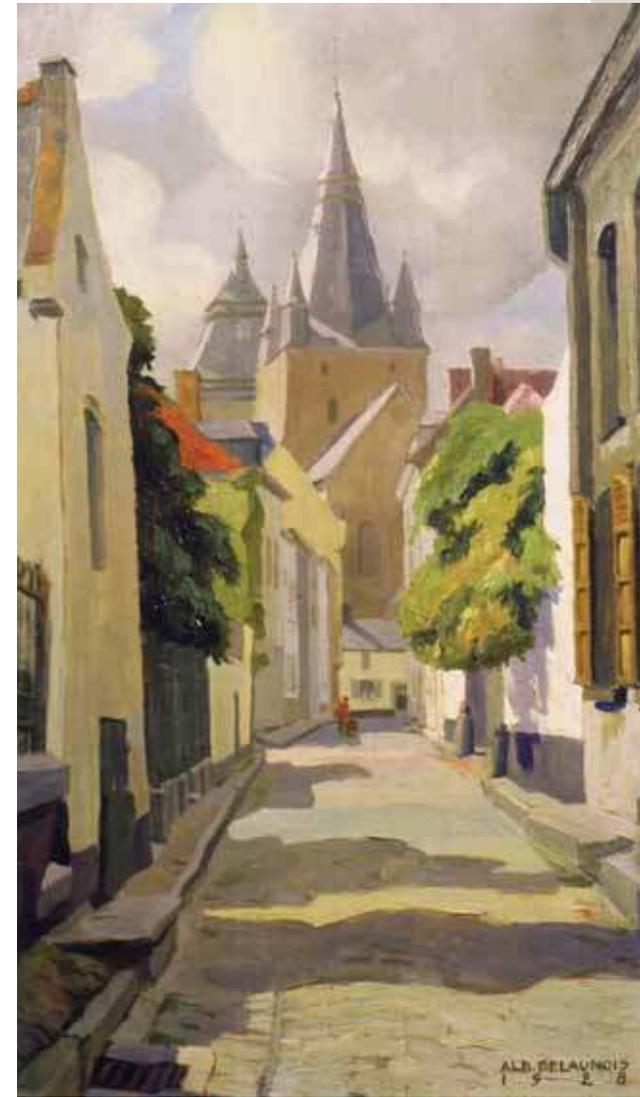
Village gris, 1929

tauration de tableaux après avoir obtenu l'agrément de la Commission royale des monuments. C'est là aussi qu'il explore de nouvelles voies pour exprimer les atmosphères qu'il ressent. La préférence qu'il donne désormais à la couleur – avec une prédominance pour les tons chauds, jaune, ocre et brun – sur la ligne le fait insensiblement évoluer vers l'expressionnisme.

Au-delà des courants d'avant-garde, l'entre-deux-guerres est marqué par un retour à la tradition picturale qui refuse la rupture avec le monde figuratif hérité du 19^{ème} siècle, exalte les valeurs éternelles comme la nature, la terre natale, le travail de l'artisan. Par tempérament autant que par conviction intime, Albert Delaunois, qui appartient au courant régionaliste, ne verse cependant ni dans le réalisme social, ni dans la veine mystique ou lyrique de certains de ses contemporains. Sa quête est celle de la paix intérieure, par le souci de l'équilibre, la sincérité, la simplicité et une forme de ferveur.

Il fait de la réalité sensible, qu'il spiritualise, le substrat de son inspiration artistique. Paysages sonégiens, inlassablement revistés au fil du temps et des saisons, lieux et objets familiers, vie quotidienne et entourage familial, tout ce qui s'inscrit dans une certaine permanence l'attire. L'architecture et le paysage sont appréhendés comme un tout cohérent, cimenté par la vie et l'activité humaine. A travers une répartition équilibrée des masses, une juxtaposition des plans, des formes épurées mais précises, des tons délicats, Delaunois invite à entrer dans l'intimité et le mystère des choses et des êtres.

Autres peintres sonégiens célèbres: Charles Houry (1823-1898), Victor Le Clercq (1896-1944), Max Moreau (1902-1992).



Rue Ferrer, 1928

forme, avec ses voisines dévolues à l'habitat ouvrier – les deux rues au nom de la dynastie Wincqz – l'axe des carrières de l'*ancien monde*.

La rue longe le mur de clôture du parc Paternoster, dont les moellons de pierre disposés en longues assises horizontales sous couvre-murs en blocs équarris révèlent, par l'effet de lessivage des intempéries, la densité remarquable en crinoïdes. Au-delà

de la propriété Paternoster, avant le site des carrières, se trouve le siège de la célèbre gobeletterie **Durobor** (n°39) **11**. Elle précède le site des anciennes carrières Wincqz (p. XXX) dont les principaux bâtiments sont aujourd'hui à l'état de ruines;

← Revenez sur vos pas et faites un petit crochet par la rue des Trois Planches qui évoque la scierie hydraulique du même nom, dont le pont à vannes



PARC PATERNOSTER 10

Le château Paternoster est une grosse demeure bourgeoise lovée au sommet d'un petit parc traversé par la Senne. Voisin des carrières de l'*ancien monde* (p. XXX), ce solide édifice néo-classique (1838), à double corps central surmonté d'une balustrade en pierre bleue et flanqué de deux ailes plus basses, consacre dans la pierre la réussite sociale de la famille Wincqz. Acheté par Pierre-Joseph Wincqz en 1853, le domaine est vendu ensuite par sa veuve à la famille Paternoster, avant de devenir propriété communale. Il abrite aujourd'hui les maisons de la laïcité et des jeunes de Soignies.

Écuries, remises et conciergerie sont disposées autour d'une large cour facilitant les manœuvres des attelages. A l'entrée, le regard est attiré par



DUROBOR, BOIRE AVEC LES YEUX 11

La gobeletterie Durobor s'est implantée dans les bâtiments industriels désaffectés de la sucrerie Pierre-Joseph Wincqz, active en bord de Senne entre 1871 et 1904 sur le site d'une ancienne carrière. Le bâtiment de style art déco, à front de la rue Mademoiselle Hanicq, date de 1928, année de l'ouverture de la première gobeletterie mécanique d'Europe, la Compagnie internationale de gobeletterie inébrançable.

Sa production de verres à pied, timbales et gobelets soufflés, reconnue pour sa qualité et sa solidité grâce à un procédé unique de trempe du verre, est exportée dans de nombreux pays.

Après avoir connu une longue période difficile, Durobor s'est redressée de manière spectaculaire sous la houlette de son nouveau directeur, Michel Durant, devenu seul actionnaire de l'usine en 2006. L'entreprise compte actuellement quelque 430 salariés, deux fours de 60 tonnes et quatre lignes de production qui débitent près de 90 millions de pièces par an, pour un chiffre d'affaires qui dépasse les 45 millions d'euros. Misant sur le travail à façon, elle a su diversifier sa gamme en proposant à ses clients du design et de la décoration par sérigraphie sur mesure. Ses amuse-bouches ou verrines, petits verres à apéritif ou de dégustation, connaissent aussi un franc succès.

une belle verrière en rotonde qui abritait autrefois un **jardin d'hiver**. Mode très en vogue à la fin du 19^{ème} siècle, le jardin d'hiver était composé de plantes rares et exotiques, vulnérables au gel, collectionnées pour épater la galerie. Fraîchement rénovée, la façade côté cour est animée de manière ostentatoire de moulures en pierre de taille variées, comme si elle illustrait le savoir-faire des ouvriers des carrières: subassement et large perron d'entrée, encadrement de porte, arcades sur les fenêtres en plein cintre du rez-de-chaussée, double bandeau continu, chaînes d'angle à refends et encadrement mouluré des fenêtres latérales, faux oculus, moulure des corniches, balustrade et fronton surmontant la corniche du corps central. Cette symphonie de pierre bleue contraste avec la sobriété de la façade côté jardin, destinée à ne supporter que des regards plus intimes.

Traversé par la **Senne** et agrémenté d'un étang aux berges affaissées qui alimentait la scierie des Trois Planches (p. XXX) par temps de sécheresse, le parc à l'anglaise avec ses pelouses vallonnées et ses bouquets d'arbres remarquables, dont plusieurs semblent avoir été frappés par la foudre, n'est plus que l'ombre de lui-même.

enjambe la Senne (p. XXX). Reconvertie en bureaux, la bâtisse, avec ses belles baies cintrées, n'est pas sans évoquer l'architecture du château voisin;

↖ En face de la propriété Paternoster, traversez la rue Pierre-Joseph Wincqz et empruntez la rue Alfred Stekke qui débouche dans la rue Grégoire Wincqz. Rebaptisée en 1920 en l'honneur d'un des plus importants maîtres-carriers de Soignies (p. XXX) après avoir porté le nom plus explicite de rue des Carrières, les abords de la rue Grégoire Wincqz ont été lotis pendant la seconde moitié





Chapelle Bottemanne



La Concorde

« *muros* pour accueillir les pestiférés de la ville, elle était autrefois entourée d'un cimetière dont certaines pierres ont été encastrées dans ses murs. De l'ermitage, dédié à saint Antoine, qui a coexisté jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, subsiste une maisonnette à un étage accolée au pignon. A l'exception du soubassement, la chapelle, surmontée d'un joli clocheton, est construite en brique. En face, un peu plus

loin, trois maisons néo-classiques (n°35 à 39, 1861) forment un bel ensemble avec, à l'étage, des baies cintrées à encadrement mouluré;

↑ Au débouché de la rue Neuve, un petit crochet vers la gauche vous permet de rejoindre l'étroite rue Ferrer – ancienne rue du Chantre – qui débouche sur le chevet de la collé-

giale Saint-Vincent. Blottie au fond d'une cour à droite, l'**académie de musique** (n°8) occupe les locaux de l'école du chant du chapitre de Saint-Vincent, reconstruits à la fin du 18^{ème} siècle. On y accède par une belle grille en fer forgé entre deux piliers à pot à feu. Autour de la large porte à encadrement néo-classique, la sévère façade enduite est percée de deux niveaux de fenêtres à arc surbaissé sous une toiture mansardée

à lucarnes. En face, le double hôtel disposé en équerre autour d'une courrette (n°9) a servi de logement aux chanoines dès la fin du 16^{ème} siècle. Il a été reconstruit ou adapté par le chapitre vers 1780 en style tournaisien (p. XXX);

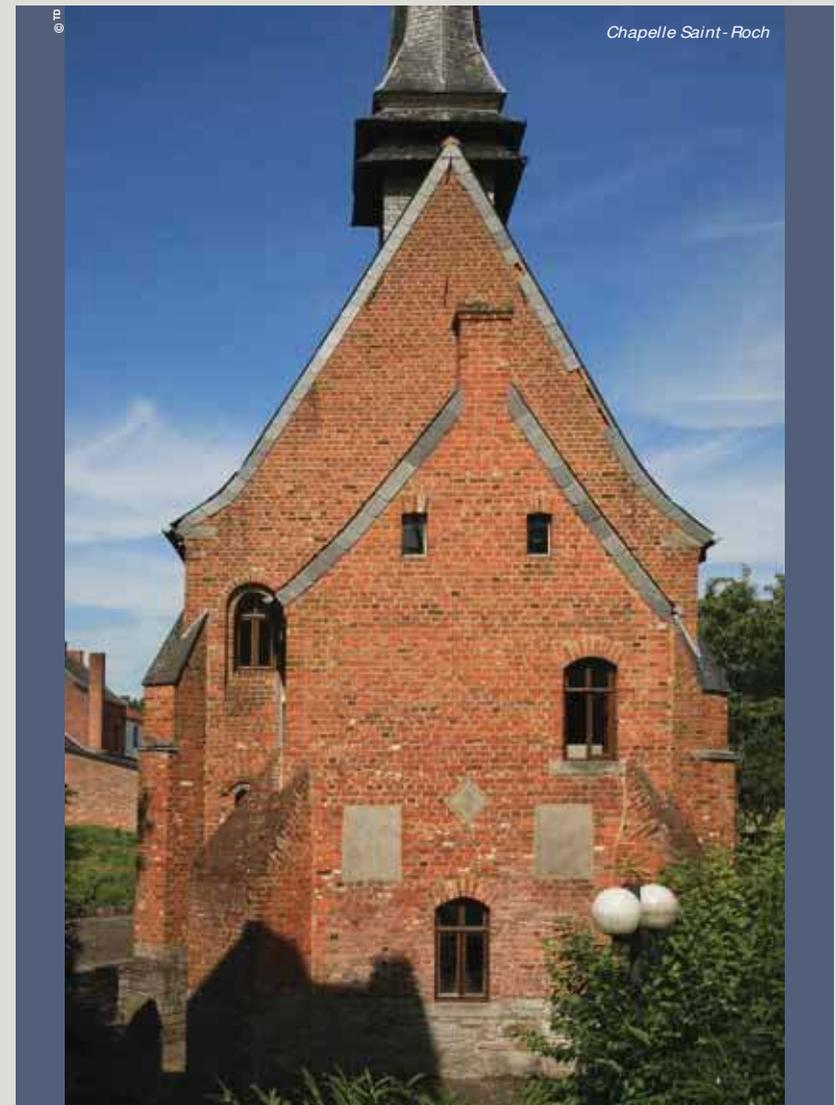
→ Vous débouchez sur le chevet de la collégiale Saint-Vincent et rejoignez la Grand-Place.

du 19^{ème} siècle pour accueillir la main-d'œuvre abondante des carrières, alors en plein essor. En deçà de la voie ferrée, elle présente des maisons plus anciennes, spacieuses et cossues, comme l'ensemble de maisons homogènes construites en 1894 aux n°1 à 17 sur le site de l'ancien hospice Saint-Jacques;

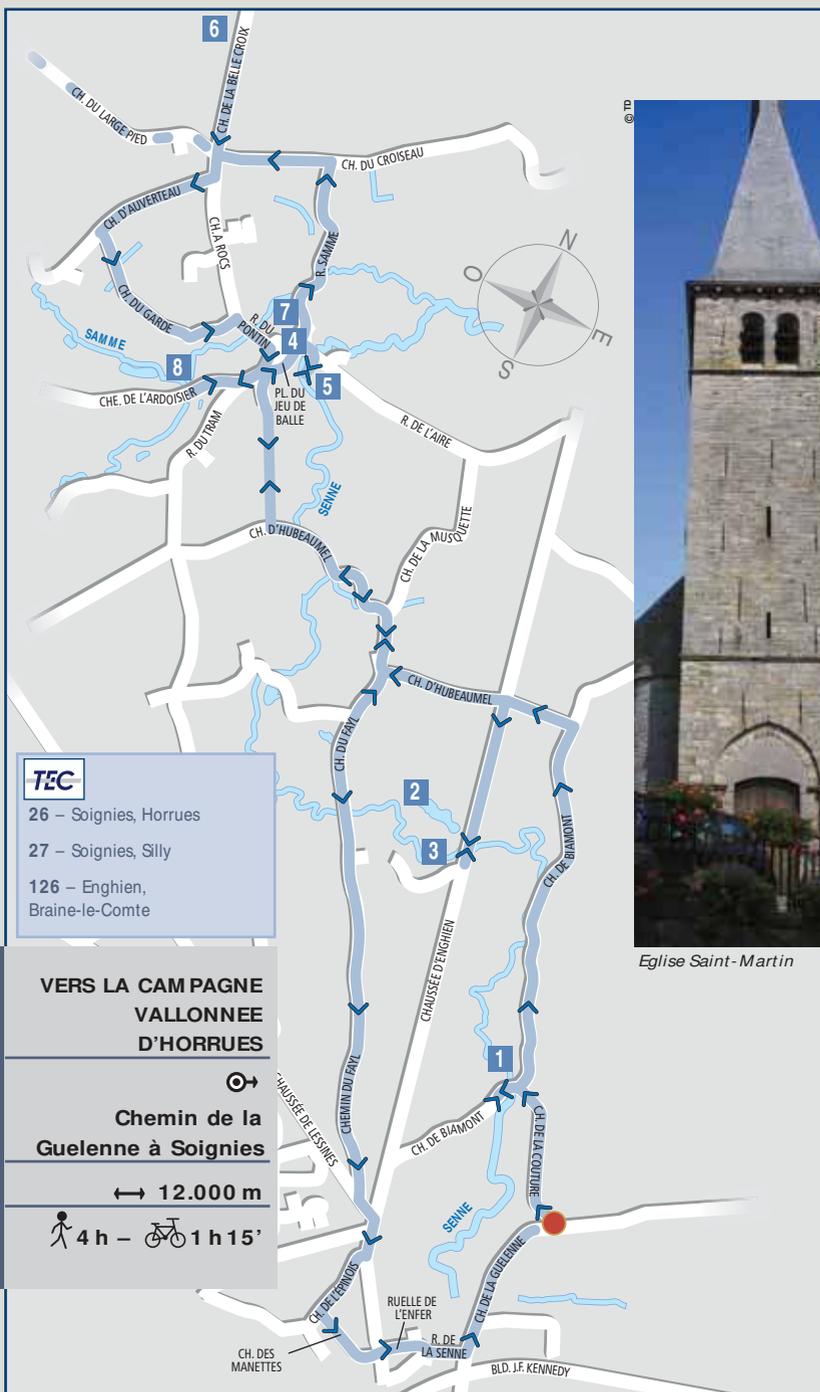
↑ Après les deux ponts du chemin de fer, laissez la rue Grégoire Wincqz sur la gauche pour rejoindre la rue de l'Ecole Moderne, percée en 1820 pour relier directement les faubourgs de Braine et de Mons, sans passer par le centre. L'ancienne maison du peuple *La Concorde* (1897), de style éclectique, trône à l'angle de la rue Fernand Vinet. Un peu après le tournant, dans un renforcement le long de la Caffenièrre, petit affluent de la Senne parallèle à la chaussée de Braine, se dresse la petite **chapelle Saint-Roch** (n°44) 12. Construite au début du 17^{ème} siècle *extra*



Rue Ferrer, 9



Chapelle Saint-Roch



Eglise Saint-Martin

Le chemin de la Guelenne débouche sur le boulevard John Fitzgerald Kennedy à hauteur du magasin Brico. Il conduisait à un petit affluent de la Senne et était autrefois bordé d'une carrière de calcaire à chaux et d'une tuilerie. Élargi, il traverse aujourd'hui un petit zoning industriel.

← Déjà, la campagne reprend ses droits le long du chemin de la Couture qui prend naissance sur la gauche des hangars de la firme de farines Phanasem. Au carrefour, croisé par la Senne, le moulin de

Biamont dévoile ses anciennes installations.

→ Laissez le pont sur la Senne et le moulin à votre gauche et empruntez le chemin de Biamont qui longe la rivière. Vous passez devant une ferme résidentielle et devant la station d'épuration de Biamont ;

← Sur la hauteur, le chemin d'Hubaemel traverse la chaussée d'En-

LE MOULIN DE BIAMONT 1

Le moulin de Biamont, anciennement *Beaumont*, était le dernier des trois moulins à grains situés sur le territoire de Soignies.

Très ancienne propriété du chapitre Saint-Vincent, ferme et moulin ont été vendus au titre de biens ecclésiastiques le 12 avril 1798. Un Montois d'origine, François Spinette, en a été l'heureux bénéficiaire avant qu'il ne passe dans les familles de Martin Nemeghaire, qui agrandit le moulin pour en faire sa maison, et Félicien Ferbus (1883). Quinze ans plus tard, Augustin Mary, un marchand sonégien, racheta le bien au nom de la commune de Soignies. Menant une politique active d'assainissement de la Senne dont elle voulait rétablir le cours normal, la commune rachetait les moulins pour supprimer les barrages et retenues d'eau, sources d'insalubrité. Dans le cas de Biamont, elle souhaitait aussi supprimer le dernier quai situé en aval, au profit d'un pont.

Le site de Biamont joua ensuite un rôle essentiel dans la mise en place du réseau de distribution d'eau courante de Soignies, inauguré le 18 août 1912. C'est là, en effet, qu'a été installée la pompe qui devait acheminer l'eau de captage vers le château d'eau installé sur une colline du faubourg d'Enghien, au bord de la chaussée de Lessines. Les eaux du puits Dechèvre sont aspirées vers Biamont par une conduite. L'usine d'élévation est située au bord de la Senne dont le cours a été redressé et canalisé afin d'aménager une nouvelle chute d'eau grâce à un jeu de vannes formant barrage. La force motrice de la chute sert à l'alimentation d'une turbine qui actionne, par courroies, la pompe qui refoule l'eau vers le réservoir. Les bâtiments de l'ancien moulin ayant perdu toute utilité, ils ont été revendus par la commune en 1929. Etape du Tour Saint-Vincent (p. XXX), une chapelle à Notre-Dame de Tongres est intégrée dans le mur d'enceinte.



Moulin de Biamont



Moulin d'exhaure de la carrière Rombaux

ghien avant de descendre en zigzaguant entre prés et champs;

← En descendant la chaussée d'Enghien sur le côté droit jusqu'au n° 234-236, vous découvrirez, enfoui dans la végétation et baigné par l'eau du trou de l'**ancienne carrière de Maximilien-Joseph Rombaux 2**, son moulin d'exhaure. Il n'en

Moulin d'Hubeaume



reste plus guère que le fût tronconique en brique sur soubassement de pierre. Un peu plus bas, le long de la Senne (n° 224), le **moulin Delrouge ou d'Hubeaume 3**, qui a servi à faire de la farine, à extraire le tanin des écorces et l'huile végétale, a été reconverti en hôtel. Il présente encore quatre vantelles dans un portique de pierre sur la largeur de la rivière. *Les greniers du moulin* sont un endroit charmant en bord de Senne. Revenez ensuite sur vos pas;

← Descendez le chemin d'Hubeaume en laissant sur le côté les chemins du Vallet Maquet et de la Musquette. Après le hameau, vous passez entre la Senne et une grosse ferme;

→ Un peu après la traversée de la Senne, empruntez le sentier rectiligne qui passe entre deux champs et aboutit à la ruelle du Maréchal. Remarquez, sur votre gauche (n°7), la belle ferme en L dont la reconversion résidentielle semble inachevée;

Ferme en bord de Senne



Promontoire d'Horrues

→ La **place du Jeu de Balle** descend en s'évasant fortement. Elle est bordée de maisons néo-classiques de la première moitié du 19^{ème} siècle dont, en retrait sur la gauche, l'ancienne maison communale et école primaire de l'entité. Il s'agit d'une sage bâtisse à baies cintrées, malheureusement décapée, dont la grande porte en bois fait penser à celle d'une grange.

Un petit terre-plein surélevé est orné d'un souvenir un peu macabre, l'ancien **pilori 4** du chapitre de Saint-Vincent. C'est donc à bonne distance que la vindicte populaire pouvait s'exercer à l'égard des réprouvés! Ce qui reste de cet échafaud du 18^{ème} siècle nourrit fort peu l'imagination : une mince colonne hexagonale en pierre bleue avec tablette...;

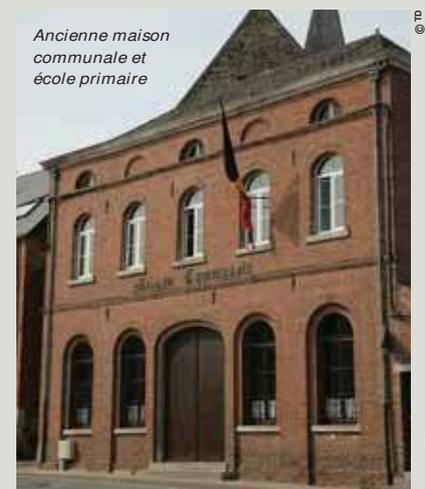
LE PROMONTOIRE D'HORRUES

C'est, encore une fois, la présence d'une colline rocheuse, contournée paresseusement par la Senne, qui a donné naissance à ce petit village. Protection rassurante, elle offrait une vue panoramique pour détecter le danger et un refuge un peu dérisoire en cas d'attaque. L'abondance d'une eau de qualité, immédiatement disponible, a fait préférer ce coude au hameau de Belle Croix, pourtant point culminant du bocage vallonné situé à 112 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Horrea aurait, d'abord, abrité un dépôt de vivres le long de l'ancienne chaussée romaine entre Bavay, dans l'Avesnois, et Utrecht. Siège du plus grand forum romain de la Gaule, Bavay était située au croisement des chaussées vers les villes de la Gaule Belgique: Trèves, Cologne, Utrecht, Tournai, Amiens, Reims et Soissons. A moins que ce ne soit un ancien bois aux lanières ou baguettes défriché, du nom germanique *hal-letrud*, *hauruth*, *haut reû* = essart, qui soit à l'origine de son nom. Le domaine d'Horrues est, en tous cas, cédé au chapitre de Soignies dès 1198 par le comte de Hainaut et reste, sans discontinuer, dans son patrimoine jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

Agréablement vallonné, le paysage rural porte les stigmates d'anciennes carrières, transformées souvent par dame nature en lacs d'eau douce.

Ancienne maison communale et école primaire





deux baies en demi-lune. Des quatre arcades en plein cintre, deux étaient déjà murées à l'origine ;

➤ Revenez sur vos pas et grimpez la rue Samme qui contourne la colline pour rejoindre la **Gageole**, petit affluent de la Senne. Après le cimetière, la rue enjambe la rivière et monte à l'assaut du versant opposé entre deux rangées élégantes de peupliers. En aval de leur confluence, le **domaine de Beaurepaire** s'étend jusqu'à

➔ A la naissance de la rue de l'Aire, sur la droite, la Senne longe l'ancien **moulin de Pincelart** 5, doté autrefois de quatre paires de meules et de deux roues. Daté du 12^{ème} siècle, il a été, pendant tout l'Ancien Régime, propriété du chapitre de Saint-Vincent. Ses deux ailes ont été alignées sur la Senne lors de sa reconstruction en brique et pierre bleue il y a près de deux cent ans. Côté cour, le bâtiment d'un étage, peint en jaune, possède une belle lucarne monte-charge et

la chaussée d'Enghien. Dissimulé dans un bois, on y accède à front de la chaussée près d'un ancien moulin à eau actionné par la Senne. Construit en 1802 par les Marbais-Vander Meulen, le château de plaisance passe ensuite aux Capouillet et aux Fontaine de Ghélin. La façade néo-classique un peu rigide et répétitive de cette grande bâtisse rectangulaire allongée a été agrémentée, à la fin du 19^{ème} siècle, d'un avant-corps précédé d'un perron et coiffé d'un fronton semi-circulaire avec bulbe à clocheton ;

➤ Sur la crête de séparation entre les bassins de la Senne et de la Dendre, le chemin du Croiseau traverse un hameau en pleine croissance à en juger par le nombre de maisons neuves qui borde cette ruelle en mauvais état. *Croiseau* désignait des chemins d'affluence qui se croisaient sur les crêtes ;



Vers la ferme de l'Esclatière (5.500 m) 6

➔ Le chemin de la Belle Croix, reconnaissable au crucifix qui trône dans le jardin de la maison d'angle, conduit, après le passage du ruisseau de Boussemont, à la **ferme de l'Esclatière**, ancien domaine seigneurial enclavé. Nulle trace toutefois du château du maître de céans, avec ses tours et son pont-levis. Les révolutionnaires français l'ont dépecé pierre par pierre, ne laissant que les douves qui forment aujourd'hui un plan d'eau rétréci au beau milieu des champs. Reste une belle ferme en quadrilatère autour d'une cour pavée, entièrement reconstruite en brique au 19^{ème} siècle. A droite dans la cour, la bâtisse sévère du logis présente deux détails qui font sourire : des lucarnes en forme de niche et un petit clocheton, surmonté d'une girouette. Sur sa gauche, l'étable sous fenil accessible par de larges lucarnes monte-charge, le chartil et

la grange en long. Adossée au pignon de l'étable, une chapelle, retrouvée dans l'étang du château, a été reconstruite. Le long du chemin, derrière le logis, un petit local abrite un atelier de maréchal-ferrant ;

➔ Après contournement de l'étang, le chemin longe la **borne du capitaine** qui rappelle la mort accidentelle d'un officier prussien pendant la campagne de 1815 ;



Ferme de l'Esclatière, logis

➤ Le chemin du Bois de Steenkerque conduit au hameau de Belle Croix, point culminant de l'entité qui explique la présence, depuis 1963, d'un château d'eau à cet endroit ;

➤ La **chaussée de Brunehaut**, vestige de l'ancienne voie romaine reliant Bavay à Utrecht, passe devant l'ancienne ferme du moulin. Patronyme donné à plusieurs routes très anciennes, Brunehaut évoque, selon la légende, le supplice de cette infor-

Ferme de l'Esclatière, étable sous fenil





tunée reine d'Austrasie par Clotaire II sur le point d'unifier le royaume des Francs. Les traces que son corps, traîné sans ménagement derrière son cheval, a laissées sur le sol seraient à l'origine de ces routes...

← Derrière le pignon d'une belle ferme, le che-

min du Pont-Wazon serpente à travers champs en traversant le **ruisseau de Boussefont**, un affluent qui rejoint la Senne à hauteur de la chaussée d'Enghien.

Avec son pré-verger ceint d'une haie, la ferme que l'on contourne donne une image précise du courtill des anciennes exploitations agricoles hainuyères;

SAINT MARTIN D'HORRUES

Sur la hauteur du village qui surplombe la vallée de la Senne, la silhouette de grès local de l'église Saint-Martin dresse sa tour de petit granit, coiffée d'une flèche pyramidale à clocheton aveugle, vers le ciel.

De l'extérieur, elle appartient à la famille hainuyère, au même titre que celle de Steenkerque (p. XXX), mais est plus ancienne, même si elle a subi de nombreuses campagnes de restauration.

Sa construction commence pendant la deuxième moitié du 12^{ème} siècle par la **nef centrale romane**, reconnaissable à ses baies et à ses arcades en plein cintre, mais aussi aux gros piliers carrés intérieurs en moellons de grès qui séparent les nefs et au plafond plat en bois fixé sur la charpente d'origine, parfaitement conservée. Le **chœur** à chevet plat a été ajouté un bon demi-siècle plus tard, ce qui explique son style gothique reconnaissable aux ogives sur culs-de-lampe ouvragées de sa voûte et aux arcs brisés de ses baies. Les vitraux modernes du chevet diffusent une belle lumière rouge et bleue. Du **meuble**, on épinglera le bénitier mural à deux têtes sous la tour, le bénitier et les fonts baptismaux de forme octogonale (15^{ème} siècle) sur pied, les stalles, la chaire de vérité ornée de la figure du bon pasteur, les confessionnaux à angelots, les panneaux sculptés représentant les évangélistes et les pères de l'église sous le jubé et les orgues. Le magnifique retable de saint Hubert en pierre de France a été offert par le seigneur de l'Esclatière vers 1510.

Quant au **porche latéral**, tout habillé de petit granit taillé, il a été ajouté au 16^{ème} siècle, probablement pour abriter le ban scabinal compétent en matière de justice. Comme à Steenkerque,

Chœur

Retable de saint Hubert



← Le chemin du Large Pied vous ramène au carrefour de la boucle vers la ferme de l'Esclatière;

Retour par Horrues et Soignies

← → Descendez vers le village par le chemin à Rocs;

↗ Le chemin d'Auverleau descend vers le fond de la vallée où coule

paisiblement la **Gageole**, un petit affluent de la Senne prêt à la rejoindre;

↖ Le chemin du Garde décrit une courbe délicate qui conduit au cœur du village;

→ Par la rue du Pontin bordée de vieilles maisons, souvent décapées, montez jusqu'à l'église Saint-Martin.

sa décoration est un peu plus soignée: arcade moulurée de l'entrée que semblent garder deux lions de justice à l'abondante crinière adossés aux contreforts, pignon à rampants fleurdoyés et crossettes. Au milieu du tympan, une charité de Saint Martin de Tours en bas-relief oblige à évoquer, brièvement, l'histoire de ce militaire converti.

Saint Martin et le mendiant (El Greco, 1598)

SAINT MARTIN DE TOURS

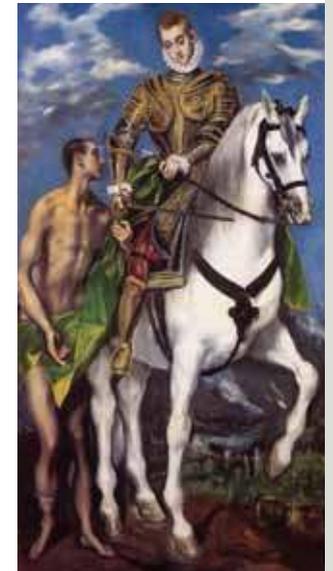
Né dans la famille païenne d'un tribun militaire au service de Rome, Martin (316-397) est enrôlé de force dans l'armée à l'âge de 15 ans où il sert dans la cavalerie et est envoyé en Gaule. Un jour d'hiver rigoureux de l'an 337, alors qu'il était en garnison à Amiens, il rencontre un pauvre hère presque nu, grelottant de froid. Faisant écho à la parole de Jésus – *j'étais nu et vous m'avez couvert* – il saisit son épée et taille son manteau en deux morceaux qu'il partage avec le mendiant. La nuit suivante, il voit Jésus-Christ en songe, vêtu de la moitié du manteau et vantant ses mérites aux anges. C'est l'origine de sa conversion et de son baptême.

Pour être plus en accord avec sa foi, il quitte l'armée à l'âge de quarante ans et se met au service d'Hilaire, évêque de Poitiers, qui l'encourage à fonder le premier

monastère de Gaule, celui de **Ligugé**. Sa réputation aidant, il est enlevé et promu, contre son gré, évêque de Tours en 371. C'est en cette qualité qu'il encourage la fondation du monastère de Marmoutier et fonde les premières églises rurales de son diocèse. Après avoir visité et renouvelé celui-ci, fidèle à sa vocation d'apôtre de la foi, il part évangéliser les campagnes. On l'y voit juché sur un âne, vêtu d'une pauvre tunique et d'un grossier manteau et accompagné de quelques moines.

Fêté le 11 novembre, Saint Martin de Tours est vénéré depuis toujours en Belgique. 362 paroisses lui sont dédiées, dont plus de 250 en Wallonie.

Saint Martin partage son manteau (S. Martini, 1312)





Place d'Horrues, 6-7

Derrière le chevet de l'église, on dispose d'une vue imprenable sur la vallée de la Senne et la ville de Soignies. Sur la place, l'ancienne maison vicariale (n°3), de style classique, est précédée d'un jardinet. Il s'agit d'une belle demeure à double corps dont le rez-de-chaussée date de la seconde moitié du 17^{ème} siècle, l'étage ayant été ajouté en 1863. Aux n°6 et 7, deux maisons néo-classiques enduites donnent un peu de prestance à une place de village plutôt banale;

↑ La rue du Pontin descend vers la place du Jeu de Balle;

Rue du Pontin



© P
© T

→ Tournez dans la rue Général Buisseret ;

↗ Descendez le chemin de l'Ardoisier. Remarquez, à droite (n°3), une belle maison à tourelle et frise de brique jaune autour des baies du début du 20^{ème} siècle. Dans le fond, au bord de la Gageole, l'ancien **moulin du Moulinel** (n°7, 1851) **8** présente à front de rue une solide façade de brique décapée. En cours de rénovation, il semble avoir été dépouillé des derniers éléments de sa machinerie. Une vieille meule est posée le long du mur ;

↑ Revenez sur vos pas et remontez le chemin de l'Ardoisier et la rue Général Buisseret ;

→ Après la pompe à bras, reprenez la ruelle du Maréchal et le chemin de terre qui se faufile entre les champs ;

← Remontez le chemin d'Hubeaumel jusqu'au tournant à l'intérieur duquel se trouve une petite potale datée de 1860 ;

↑ Continuez tout droit par les chemins du Valet Maquet et du Fayt. Le bois sur votre droite cache, en



Moulin du Moulinel

contrebas, une ancienne carrière de pierre comblée d'eau ;

↑ Le chemin du Fayt traverse la Senne et rejoint la chaussée de Lessines un peu en amont du carrefour de la chaussée d'Enghien ;

↖ Longez la chaussée de Lessines jusqu'au carrefour ;

↘ Descendez ensuite la chaussée d'Enghien sur quelques dizaines de mètres ;

↗ Le chemin de l'Épinois passe entre

un terrain de football et des maisons ;

← Le chemin des Manettes vous ramène à la chaussée d'Enghien ;

↑ Traversez la chaussée d'Enghien et empruntez, légèrement décalée sur la gauche, la ruelle de l'Enfer qui débouche sur le parking d'un magasin Lidl ;

← La rue de la Senne et le chemin de la Guelenne vous ramènent au point de départ de la promenade.

La Gageole à hauteur du moulin du Moulinel



© T.D

ECAUSSINNES AUX DEUX CHATEAUX

B

96 – Bruxelles (Nord-Central-Midi), Halle, Tubize, Braine-le-Comte, Soignies, Jurbise, Mons

108 – Braine-le-Comte, Ecaussinnes, Manage, La Louvière, Leval, Binche

117 – Ecaussinnes, Manage, Godarville, Luttre, Courcelles, Roux, Marchienne-au-Pont, Charleroi-Sud

TEC

71 – Manage, Seneffe, Feluy, Arquennes, Ecaussinnes, Naast, Soignies

107 – Jolimont, Ecaussinnes

Ecaussinnes doit son existence à l'affluent de la Senne qui la traverse de part en part, la bien nommée **Sennette**. Celle-ci prend sa source un peu plus au sud, à Familleureux, et arrose en outre Ronquières, Virginal, Ittre et Oisquerq. Avec la mise à grand gabarit du canal de Charleroi (p. XXX), elle a été privée de l'apport en eau de ses principaux affluents, la Samme à Ronquières et le Hain à Clabecq, qui alimentent désormais le nouveau canal. C'est ensuite à Tubize qu'elle rejoint sa sœur aînée, la Senne.

La Sennette au centre d'Ecaussinnes



P ©



Entre Ecaussinnes-Lalaing et Ecaussinnes d'Enghien

Deux frères siamois le long d'une rivière

Si Ecaussinnes – de *calcaria* ou *califorium* qui désigne un chaufour où l'on calcine la pierre pour en faire de la chaux – s'écrit au pluriel, c'est que deux villages se faisaient face autrefois sur les rives de la Sennette. Non qu'une rivalité exista entre eux mais ils n'avaient simplement pas le même maître. Comme leur nom le suggère, **Ecaussinnes d'Enghien** et **Ecaussinnes-Lalaing** appartenaient à deux familles nobles en vue dans le comté de Hainaut. Ne pouvait toutefois prétendre au titre de seigneur d'Ecaussinnes que le détenteur du fief de la rive droite, Ecaussinnes-Lalaing. Du temps de la toute-puissance des abbayes, le chapitre de Saint-Vincent de Soignies avait installé deux paroisses sur les deux rives: Saint-Rémy à gauche, Sainte-Aldegonde à droite ...

Au commencement était la **seigneurie d'Ecaussinnes** dont le château-fort trô-



P ©



Place des Martyrs, 1

naît fièrement sur un éperon rocheux dominant la rive droite de la Sennette. En construisant cette forteresse imprenable non loin de la frontière du Brabant, le vassal ne faisait sans doute qu'obéir aux injonctions du comte de Hainaut. Comme ailleurs, celui-ci se préoccupait de protéger son comté des ambitions de plus en plus manifestes de son encombrant voisin, le duché de Brabant.

Entourée de douves sèches mais protégée sur son flanc par la Sennette, l'enceinte fortifiée à la fin du 13^{ème} siècle comportait deux tours d'angle au nord et une tour-porche avec pont-levis au sud. Dominant la vallée, l'emplacement du logis seigneurial, ponctué d'une tour de prestige pentagonale, accentuait l'assujettissement symbolique des villageois à leur maître, protecteur certes, mais tout-puissant d'abord. Personnage considérable, le seigneur du lieu, Nicolas II du Roeulx, seigneur d'Ecaussinnes, exerçait alors la haute fonction de grand bailli du Hainaut et faisait partie de la cour du comte Jean 1^{er} (1247-1304).

C'est au 14^{ème} siècle que, par le jeu des mariages, la famille d'Ecaussinnes va étendre son pouvoir sur la rive gauche. L'union de Jeanne du Roeulx, dame d'Ecaussinnes, et de Simon 1^{er} de Lalaing (1357), fait entrer la seigneurie dans la famille de

Rue du Pflori, 9



P ©



Haute Rue

Lalaing. Lui aussi grand bailli de Hainaut et sénéchal de l'Ostrevant (entre Scarpe et Escaut), il renforce les défenses du château en édifiant trois nouvelles tours: une grosse ronde faisant office de donjon à l'angle sud-est (1372, disparue avec l'enceinte), une petite carrée derrière l'aula du côté de la rivière et une troisième sur le flanc septentrional, de loin le plus vulnérable. Une génération plus tard, leur fille Marie épouse (1384) Englebert 1^{er} d'Enghien, dont elle est la deuxième femme. Ce dernier avait, au préalable, racheté la seigneurie voisine de la Follie. Le château fort, situé au creux d'un vallon boisé (*follia, feuillie*), tenait de mains fermes un gué stratégique sur la Sennette. A partir de là, les deux châteaux d'Ecaussinnes vont évoluer séparément.

Artificiellement divisé, le village d'Ecaussinnes est entouré de nombreux hameaux dont les habitants vivent de l'agriculture et de l'extraction saisonnière de petit granit et de grès (p. XXX). Ils ont pour nom *L'Avedelle, La Dîme, Hubersart, Mâlon-Fontaine, Mayeurmont, Thiarmon, Triherée, Waugenée*... L'industrialisation des carrières et l'arrivée du chemin de fer dans le courant du 19^{ème} siècle provoquent l'extension de la petite agglomération vers le sud et l'ouest. Impressionnants trous de carrière, aujourd'hui inondés, mottes de déblais et quartiers ouvriers forment bientôt l'entité d'**Ecaussinnes-Carières**, érigée en paroisse en 1892.

P
©

Le château d'Ecaussinnes-Lalaing

La forteresse de Lalaing subit une profonde métamorphose sous la houlette de la **famille de Croÿ** qui en est propriétaire depuis le mariage de Marie de Lalaing (1390-1474) avec Jean II (v. 1403-1473). Originaire du village de Crouy dans la Somme, l'obscur famille de seigneurs locaux doit son ascension fulgurante à la présence du frère de Jean, Antoine de Croÿ, comme proche conseiller d'un Philippe le Bon vieillissant. Bien qu'ils aient consacré beaucoup d'énergie à l'unification de la future principauté de Chimay, Jean et son fils Michel, dit à la longue barbe, trouvent le temps de transformer le château d'Ecaussinnes en résidence de campagne. Avec l'unification des provinces sous la couronne des ducs de Bourgogne (p. XXX), toutes ces places-fortes à la marche du Hainaut ont, en effet, perdu leur ^P importance stratégique. ©

En haut à gauche, l'**aile du logis** – qui comprend la tour pentagonale, la *camera*, l'*aula* et la cuisine – est remaniée et perd ses meurtrières au profit de larges baies. Un salon remplace le grenier au-dessus de la grande salle (*aula*, actuelle salle d'armes), une nouvelle façade en petit granit percée de fenêtres à croisée tient compte de ce rehaussement,



Aile du logis

Aile de
la basse cour



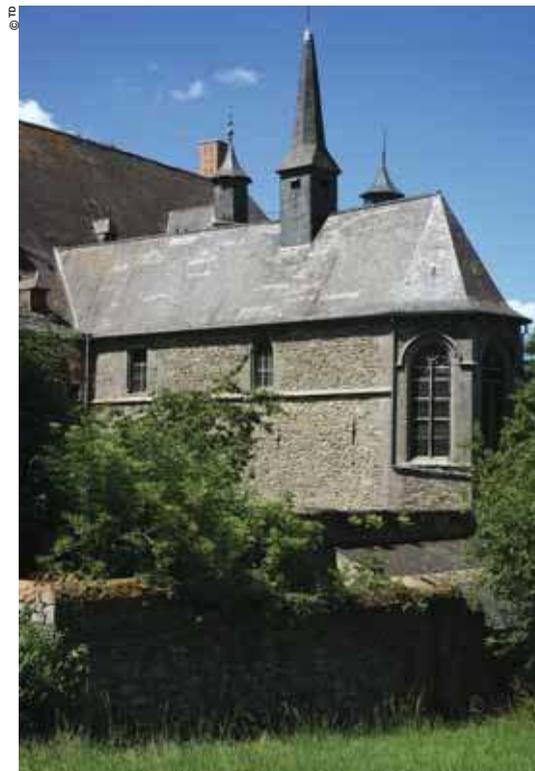
Portail de la chapelle

des cheminées monumentales sont installées dans les deux pièces. La *lutte contre le mal* illustre leur manteau d'une manière qui ne laisse planer aucun doute sur les ambitions morales du maître des lieux. Si, à l'étage, elle échoue puisque Satan convainc Adam et Eve de goûter à l'arbre de la connaissance, au rez-de-chaussée par contre, l'issue du combat mené par le frais émoulu chevalier de la Toison d'or est dépourvue d'équivoque. A gauche de son blason recouvert du célèbre collier de l'ordre bourguignon, le chevalier marin cuirassé – le bien – charge la personnification du mal à droite, une sirène fatale se pâmant dans un miroir. Derrière la cheminée, l'ancienne *camera* sert aujourd'hui de bibliothèque. De l'autre côté, le hall d'accueil et l'escalier du 17^{ème} siècle occupent l'emplacement de l'ancienne cuisine.

Est-ce rongé par le remords de n'avoir pas répondu à la vocation religieuse à laquelle il se destinait sur les conseils insistants de son

oncle Jacques, évêque de Cambrai, que Charles de Croÿ (1455-1527) prit l'initiative d'édifier la **grande chapelle gothique** du château ? A moins que ce ne soit pour donner des gages de piété à la Cour qui l'avait choisi comme parrain, tuteur et gouverneur du futur Charles Quint ? Placée à l'extérieur de l'ancienne enceinte, derrière le bâtiment du fond, la chapelle doit à sa construction en travers de la douve, la disposition de deux niveaux de caves, dont un servait de prison. Le contraste entre l'extérieur en moellons, parfaitement intégré

Intérieur de la chapelle



Chapelle sur la douve

dans l'ensemble, et les murs de brique intérieurs coiffés d'une voûte gothique en bois, est saisissant. La lourde porte d'accès à la chapelle suggère que l'entrée principale du château, autrefois dotée d'un pont-levis, a été déplacée à cette époque de l'autre côté, à front des ailes de la basse cour. Dédiée aujourd'hui à saint Adrien, la chapelle rend hommage à celui qui l'a entièrement restaurée, Adrien van der Burch (p. XXX).

Après un bref retour dans sa famille, Marguerite de Lalaing (voir *Bruxelles, capitale de l'Europe*, pp. 224-225), veuve de Florent de Berlaumont, vend le château à messire Philippe van der Burch (1624). La raison qui la pousse à se débarrasser, entre autres biens encombrants, de ce domaine, trouve sa source dans la fondation d'un couvent de chanoinesses de Saint-Augustin à Bruxelles, dont son hôtel particulier à l'ombre de la collégiale Saints-Michel-et-Gudule forme le noyau. Elle a un

Voûte gothique en bois





Aile de la basse cour
près de la tour-porche

Un urgent besoin d'argent pour loger les nombreuses candidates désireuses de se consacrer à la prière et à l'éducation des jeunes filles de bonne famille.

Le château n'en est pas au bout de ses mutations, tributaires des besoins et du souci de prestige de ses nouveaux propriétaires. Devant la chapelle, l'aile que l'on découvre au fond de la haute cour, qui doit abriter les nouvelles cuisines, est remaniée et emboîtée au logis dans un souci d'intégration stylistique manifeste. Toutefois, pour marquer la présence de l'édifice religieux à l'arrière, un portail à trois arcades brisées sert d'entrée monumentale. Dans la grande salle de l'étage, on trouve aujourd'hui les collections de porcelaine, de verrerie et de céramique du dernier propriétaire de la famille.

Sous la férule d'Antoine-Félicien van der Burch (1670- 1736), l'**enceinte** primitive, qui enfermait le château sans plus aucune utilité, est enfin abattue faisant entrer à profusion l'air et la lumière dans la cour du château. Dans la foulée, la double aile en L de la basse cour, désormais réunie et mise au niveau de la cour principale, est rebâtie et flanquée d'une belle **tour-porche** classique (1720) à laquelle on accède par un élégant pont à rambarde en pierre récupérée du mur d'enceinte. Deux lions montent bonne garde à l'entrée. Si le gros œuvre du carré est en moellons, tous les décors ont été ciselés dans du petit granit de meilleure qualité. Cédant à la mode française, le propriétaire fait aussi enduire de gypse les murs intérieurs, donnant ainsi aux pièces du château une ambiance inédite.

Enfin, pour se faire plaisir, il fait aménager un **jardin potager**, inexistant dans la configuration du château-fort, à l'extérieur de l'enceinte. Pour contenir les terres de remblai qui nivellent la pente du terrain, les carrés de culture ont été soigneusement entourés de murs ponctués de piliers

à vase armorié, grilles en fer forgé, niches concaves à toit d'ardoises et pavillons d'angle. Au sud, on devine encore le trou de l'ancienne carrière du château dont les pentes délimitent abruptement le jardin. Métamorphosé en jardin d'agrément dès 1932, les six parcelles de culture ont fait place au gazon planté d'arbres fruitiers, d'anciennes variétés sélectionnées par la faculté des sciences agronomiques de Gembloux. Des chemins de schiste rouge, ponctués aux carrefours de piliers sommés de vases, les traversent en tous sens. Le long des chemins orthogonaux, planches de légumes bordées de haies de buis et longues plates-bandes de vivaces et de rosiers agrémentent la promenade.

C'est à peu près à la même époque que la **ferme** qui fait face au château est considérablement agrandie autour de son noyau primitif. Cinq tours, dont quatre cantonnent les entrées charretières, animent désormais ce vaste édifice en long comprenant logis, étables, chartil et grange.

Le château d'Ecaussinnes doit son aspect actuel à la **famille van der Burch** qui l'a couvé pendant plus de deux siècles. Mieux, après que la famille ait été contrainte de s'en séparer, un de ses descendants, Adrien van der Burch le récupère en 1927 suite à une visite inopinée. Le propriétaire d'alors, le chanoine Edmond Puissant a trouvé les mots justes pour le convaincre de poursuivre sa tâche de restauration. Après s'être battu pour éviter qu'on l'aménage en cité ouvrière, le chanoine avait fini par l'acheter à l'héritière du duc d'Arenberg, sans avoir les moyens nécessaires à sa restauration.

Pont d'accès au jardin



EDMOND PUISSANT, CHANOINE RESTAURATEUR (1860-1934)

Archéologue restaurateur de châteaux en ruine de légende, le chanoine Edmond Puissant était une sorte de *sourcier* qui avait le don de découvrir des trésors dans les greniers, caves, étables, bâtisses abandonnées et *caparnaüm* des brocanteurs.

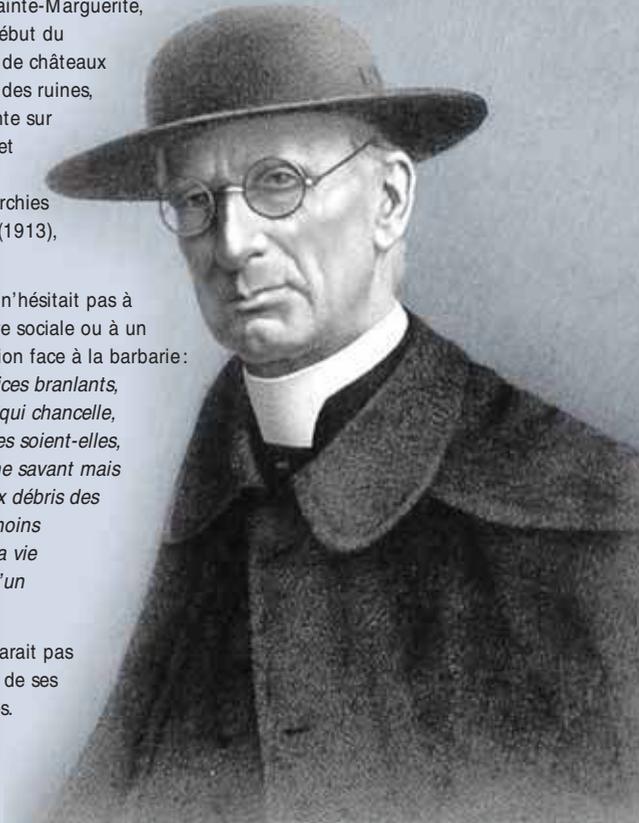
Ordonné prêtre à Tournai à l'âge de 24 ans, il est pris sous l'aile protectrice de l'évêque et occupe la fonction de rédacteur et correcteur à l'imprimerie Saint-Jean l'Évangéliste. Dans cet environnement stimulant, il peut s'adonner sans compter à sa passion pour l'histoire du Hainaut, ses arts et sa littérature. Vicaire à la paroisse Sainte-Elisabeth à Mons (1890-1896), il est interpellé par l'engagement social dans l'Église, affirmé avec force par le pape Léon XIII dans l'encyclique *Rerum Novarum* (1891). Il n'hésite pas à initier ses paroissiens ouvriers à l'art et crée même, avec eux, un Jeu de la Passion.

Narrateur né, érudit, doué d'une parole claire et persuasive, il exerce ensuite un ascendant naturel sur ses élèves de l'athénée royal de Mons qui lui vouent une affection profonde. À côté du cours de religion, il partage ses loisirs entre la lecture, le cercle archéologique local, les fouilles et le chinage chez les antiquaires et brocanteurs de tous poils pour sauver et collectionner des œuvres d'art religieux.

Outre la restauration de maisons, d'un refuge d'abbaye et du quartier de l'*Attacat* à Mons autour de la chapelle romane Sainte-Marguerite, Edmond Puissant se lance, au début du 20^{ème} siècle, dans le sauvetage de châteaux à l'abandon. En bon samaritain des ruines, avec les moyens du bord, il monte sur les échelles la truelle à la main et panse inlassablement les plaies des murailles et des tours : à Herchies (1901), Sars-la-Bruyère et Havré (1913), Ecaussinnes-Lalaing (1922).

La passion chevillée au corps, il n'hésitait pas à assimiler son action à une œuvre sociale ou à un acte de résistance de la civilisation face à la barbarie : *Il faut conserver, étayer les édifices branlants, comme on soutient un vieillard qui chancelle, lutter de ses ressources, si faibles soient-elles, pour arracher à un industrialisme savant mais cupide et barbare, les savoureux débris des chefs-d'œuvre saccagés, les témoins authentiques et vénérables de la vie ancestrale, les traits augustes d'un vieux pays ridé d'histoire...*

Sa passion du beau, il ne la séparait pas de Dieu parce qu'il y voyait une de ses manifestations les plus évidentes.



La famille d'Arenberg, qui avait racheté le domaine en 1854 aux nombreux héritiers directs de Charles-Albert van der Burch, n'était, en réalité, intéressée que par le rapport des terres et des bois et avait laissé sombrer la bâtisse dans l'abandon. Elle n'était plus occupée qu'occasionnellement comme pied-à-terre provisoire, tantôt par une communauté religieuse, tantôt par une école libre fondée en pleine guerre scolaire ou encore par les armées ennemies pendant la Première Guerre mondiale. Persuadé que l'ouverture au public du domaine assurerait sa pérennité, Edmond Puissant avait restauré ce qu'il pouvait et placé judicieusement sa collection de meubles, d'étoffes et de vieux livres dans les pièces. L'amorce était trouvée, restait à dénicher le mécène qui allait entreprendre le relèvement définitif. Signe du ciel, sa route devait croiser celle d'un descendant de la famille qui avait possédé le château le plus longtemps.

En homme de culture et de goût, Adrien van der Burch (1877-1954) s'emploie alors à restaurer l'allure médiévale du monument. Au propre comme au figuré, il essuie, ou plutôt, il décape les plâtres dans certaines salles du rez-de-chaussée, reconstitue les croisées des fenêtres et les dote de vitraux. Cerise sur le gâteau, en 1930, le campanile et l'horloge de la tour-porche sont à nouveau visibles de loin. Un incendie avait en effet décapité la tête de ce phare baroque plusieurs décennies auparavant.

Dans son esprit, ce travail aurait dû être poursuivi par son unique héritier. Mais Yves van der Burch ne reviendra pas de captivité en Allemagne à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Déchiré, son père se résout alors à créer une fondation pour perpétuer l'œuvre de sa vie.



Tour-porche

Château de la Follie (fin 17^{ème} siècle)

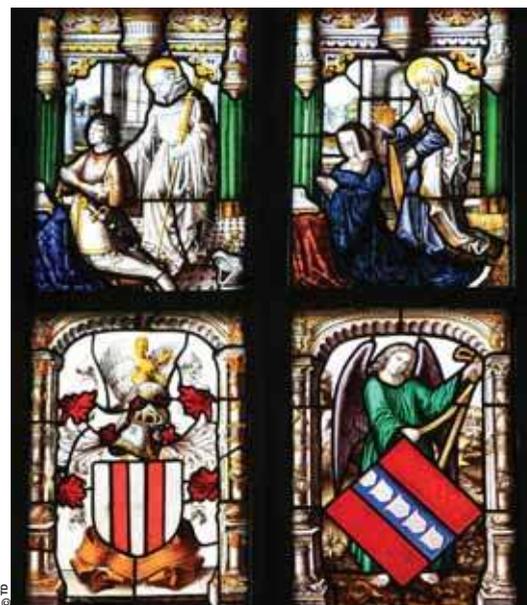
Le château de la Follie

Le château de la Follie actuel, que la famille de Lichtervelde occupe depuis 1876, n'a pas grand-chose à voir avec la forteresse qu'avait acquise Englebert 1^{er} d'Enghien cinq siècles plus tôt. Et pour cause. Du quadrilatère initial encore debout, les tours d'angle ont disparu, les courtines ont été percées de fenêtres et la toiture de lucarnes, les douves alimentées par la Sennette ont été comblées, le pont-levis précédant la tour carrée a été démantelé et la façade arrière, vers le parc et la Sennette, a été complètement reconstruite à la mode néo-classique. Seule la tour de guet intérieure et la chapelle sont encore là. Dans la longue liste des propriétaires du domaine, trop fastidieuse

Barbacane et galerie du porche



P ©



Isabeau de Witthem et Bernard II d'Orley

pour être reproduite, deux acteurs sont les principaux responsables de cette métamorphose : Isabeau de Witthem, à qui on doit la mutation de la forteresse en château résidentiel, et Sébastien-Charles de la Barre de Flandre qui le relève des ruines laissées naguère par les troupes de Louis XIV qui en avaient fait le siège (p. XXX).

Ce n'est qu'à l'aube du 16^{ème} siècle qu'Isabeau de Witthem (1473-1532), fille d'Henri III, seigneur de Beersel (p. XXX), et veuve prématurément de Bernard II d'Orley (1476-1506), chevalier de Philippe le Beau, seigneur de Tübize, entreprend le début de sa métamorphose en résidence de campagne. On entrera désormais dans la propriété par un élégant **porche** surmonté d'une girouette, enchâssé ensuite dans une galerie dont les arcades en anse de panier reposent sur de fines colonnes prismatiques gothiques. Fermée de portes de bois, elle sera plus tard convertie en remises à calèches, puis en garages. Isabeau se sert ensuite des courtines et des tours d'angle de la forteresse pour aménager d'agréables **appartements** percés de fenêtres, qui seront rehaussées et débarrassées de leur croisée à la mode néo-classique au 19^{ème} siècle.

Porche d'entrée



P ©



Façade principale et tour-porche

Témoins de ce remploi habile, les moellons gréseux de leur assise couvrent encore tout le rez-de-chaussée tandis que, le long de la façade latérale gauche et du porche d'entrée, des trous de canonniers suggèrent encore l'ancienne fonction défensive de l'édifice.

Au centre de la façade principale, une **tour-porche** remplace, au 17^{ème} siècle, la barbacane qui défendait le pont-levis. Ses fondations, toujours visibles, témoignent de son existence. Après avoir servi au corps de garde, la tour est adaptée à la vocation résidentielle de l'édifice par Sébastien de la Barre (1753-1838). Aux quatre angles du château, il réussit une opération de haute couture en créant chaque fois une troisième travée siamoise, soutenue par des chaînes d'angle harpées en pierre, pour effacer la cicatrice laissée par la disparition des grosses tours. Dernier vestige de celles-ci aux extrémités de la façade principale, un petit oculus servait à éclairer l'escalier qui y montait.

Divine surprise, en pénétrant dans la **cour intérieure** de la Follie par la tour-porche, on revient aux apparences originelles. Non que de la Barre ait négligé la face cachée de l'édifice, mais plutôt que l'actuelle famille propriétaire ait été plus soucieuse d'authenticité. Aidé des conseils avisés d'un



Chapelle Saint-Christophe



Moulin de la Follie

passionné, le chanoine Edmond Puissant (p. XXX), Pierre de Lichtervelde (1884-1954) s'est appliqué à remettre des croisées et de petits vitrages sertis dans le plomb aux fenêtres, ainsi qu'à harmoniser les portes et la lucarne gothiques. Dans les coins, la **tour de guet**, de 23 mètres de haut, et le chevet de la **chapelle Saint-Christophe** (1528) ont traversé les siècles presque intacts. Entre les arcs brisés du rez, les fenêtres à croisée de la salle d'archives à l'étage et le bulbe ardoisé qui la coiffe, la chapelle décline les styles à la charnière d'une époque, entre gothique hainuyer et renaissance. Toute en pierre, sa façade polygonale est rythmée aux angles par des contreforts à ressauts. L'intérieur n'est pas moins délicat avec son plafond peint à croisées d'ogives reposant sur des culs-de-lampe historiés, ou ses vitraux attribués au peintre Bernard van Orley, cousin par bâtardise du seigneur local. La Passion du Christ y est développée au registre supérieur, sur une galerie des seigneurs de la Follie entourés de leur saint patron et de leurs armoiries.

Tour de guet



→ Engagez-vous brièvement dans la rue Georges Soupart ;

← Un sentier entre deux maisons conduit à la rue Jacquemart-Boulle, en face du cimetière qui entoure le chevet de l'**église Sainte-Aldegonde 2**. Commandée par Michel de Croÿ aux frères carriers Jacquemart et Romain Boulle pour remplacer un ancien édifice devenu trop exigu, l'église de style gothique haïnuyer à nef unique est, à l'origine, entièrement parée de petit granit local. Entamée en 1501, il est probable qu'elle n'était pas achevée à la mort du comte.



Nef de l'église Sainte-Aldegonde



Michel de Croÿ

Une chapelle privée, aménagée dans le transept et dédiée à saint Michel, lui permettait d'assister à l'office depuis un balcon sans devoir se mêler aux manants. Son superbe gisant de style renaissance occupe

désormais l'espace. Dans la chapelle d'en face, se trouvent les pierres tombales de Blandine Rubens (1564-1606) et de son mari Simon du Parcq, seigneur d'Aubechies et amodiateur d'Ecaussinnes. Il est probable qu'ils se soient rencontrés au château, le frère cadet de Blandine, Pierre-Paul, ayant séjourné comme page auprès de Marguerite de Lalaing à l'âge de dix ans. Pour répondre à l'accroissement des fidèles, l'église paroissiale de Sainte-Aldegonde est agrandie à la fin du 18^{ème} siècle en style classique. La nef est élargie de collatéraux, le

clocher reconstruit tandis que l'intérieur est entièrement enduit. Une fausse voûte en berceau couvre désormais la nef, ne laissant découvertes que les arcades brisées et les colonnes sur lesquelles elle repose désormais ;

→ La rue des Robinettes aboutit à un chemin de terre. La dernière maison à droite, qui a vu naître Onésiphore Tricot, l'inventeur du goûter matrimonial, a d'abord abrité l'école mixte privée fondée par son grand-père Aimé, qui y a enseigné de 1840 à 1858 ;

↑ Le sentier, qui passe derrière le **château de la Follie (p. XXX)** dont la façade arrière est bien dégagée, conduit au **tunnel des amoureux**, lieu mythique d'Ecaussinnes et du goûter matrimonial. Il remplace, pendant la seconde moitié du 19^{ème} siècle, le sentier Sainte-Agathe qui traversait le parc du château de part en part. Emmuré sur les deux côtés, il offre un passage public au sein de la propriété tout en ménageant un passage privatif entre parc et bois ;



La Sennette traverse le domaine de la Follie

↖ A la sortie du sentier, remarquez, à droite, la chapelle Saint-Ghislain en forme curieuse de trou de serrure et, à gauche en contrebas, le **moulin privé de la Follie 3**, dit aussi moulin du Ramponneau, repérable au bruit de sa chute d'eau. *Ramponneau* était le surnom du meunier Jean-François Delloy qui l'exploitait au début du 19^{ème} siècle. Moulin et logis ont été reconstruits à cette époque en style néo-classique. Remarquez, au milieu de la façade, la porte, la fenêtre de l'étage et les lucarnes cintrées avec, côté Sennette, deux tourelles en encorbelle-

Rue Saint-Ghislain



ment. La roue à aubes et les vanteles de régulation sont toujours en place ;

→ A l'extrémité de la rue de Saint-Ghislain, la rue de la Follie longe le val de la Sennette ;



Val de la Sennette

← Avant le pont, empruntez le sentier qui longe le pignon gauche d'une maison dans le tournant. Rectiligne, il passe entre les méandres de la rivière sur la droite et d'anciennes petites grésières dans les prairies sur la gauche ;



← La rue de l'Hayette passe sous l'ancienne **ligne de chemin de fer 106** qui a relié, pendant un siècle, les carrières d'Ecaussinnes à la ligne Bruxelles- Mons via Lembeek (p. XXX);

← La rue de la Dîme longe l'ancienne voie ferrée, dont le tracé plane passe tantôt en talus, tantôt en tranchée. La végétation qui la recouvre est tellement abondante qu'elle constitue un merveilleux refuge pour la faune locale;



Maison du garde-barrière



Haute rue, 25

← A hauteur de la maison du garde-barrière, la Haute rue contourne **le Gouffre 4**, une ancienne grésière exploitée jusqu'en 1864 par Charles-Victor de Spangien qui, en entrepreneur avisé et moderne, l'avait dotée de machines à vapeur tant pour l'exhaure de l'eau que pour l'extraction des pierres, de voies ferrées et d'un plan incliné. Propriétaire de deux bateaux – la *Maria* et la *Marguerite* – le comte expédiait ses pierres par le canal de Charleroi le long duquel il avait fait aménager un quai d'embarquement à son propre usage. Reconnaissance implicite de la qualité de ses équipements et de sa production,

la **carrière du Banc** figurait parmi les fournisseurs officiels du Ministère de la Guerre. Pleine de promesse, l'expérience s'est arrêtée huit ans à peine après avoir commencé. S'il était assez solide pour résister aux assauts des canons, le grès extrait se révélait gélif sur la durée et trop cher. Deux hôtels particuliers en sont dotés à Bruxelles, celui du marquis d'Assche au square de Meeûs, actuellement occupé par le Conseil d'Etat, et celui de la famille de Spangien rue des Deux Eglises;

→ La Haute rue passe devant le **château de La Follie 5** (p. XXX) pour rejoindre le centre du village. Avant d'atteindre l'église Saint-Rémy, remarquez l'ancien **presbytère** (n°25), caché au fond d'un verger. La longue bâtisse, dont la façade est rythmée par trois portes et découpée horizontalement par des chaînes de pierre bleue, date de la fin du 18^{ème} siècle. Au bout de la rue, l'**église Saint-Rémy 6** a été reconstruite après la destruction par la foudre de l'ancienne église gothique (15^{ème} siècle) à la veille de la Révolution française. Elle a été achevée à la fin du mois d'octobre 1781 sous la supervision de



Eglise Saint-Rémy

Jean-Jacques Merlin, architecte et contrôleur aux domaines impériaux. Si, extérieurement, l'édifice de plan basilical ne présente pas grand intérêt malgré son homogénéité certaine, il n'en est pas de même de l'intérieur, fortement marqué par un décor d'inspiration classique avec ses nefs séparées par deux rangées de colonnes toscanes en petit granit portant un entablement continu sous une voûte plâtrée sur doubleaux en anse de panier. Monumental et glacial, le vaisseau renferme quelques belles pièces dont un retable (mi-16^{ème} siècle), entre gothique flamboyant et renaissance, consacré à la vie de saint Antoine l'ermite ou le splendide gisant de Bernard d'Orley et Isabeau de Witthem sculpté par le célèbre Jean Mone (Valenciennes);

← La rue du Pont vous conduit au bord de la Sennette. L'**ancien hôtel de la Couronne** (n°5) est une bâtisse très ancienne, élevée en moellons de calcaire, à l'exception de la façade à rue partiellement reconstruite au 20^{ème} siècle. A hauteur du pont sur la Sennette, la place Georges Wargnies



Chœur de l'église Saint-Rémy

rend hommage au fondateur, avec Marcel Tricot, du **gouter matrimonial**, élément majeur du folklore écaussinnois. Un bouleau et deux stèles en pierre le rappellent. D'abord tailleur de pierre, Onésiphore Tricot (1883-1963), dit Marcel, est devenu imprimeur avant de fonder, en 1903, le journal *La Sennette* qui paraît jusqu'en 1954;

Bernard d'Orley et Isabeau de Witthem



LE GOUTER MATRIMONIAL



Chaque lundi de Pentecôte depuis 1903, les Ecaussinnois organisent le goûter matrimonial, fleuron de leurs traditions folkloriques. En participant à la fête de l'arbre de mai qui célébrait le retour du printemps dans les hameaux, Marcel Tricot, jeune esprit facétieux, eut l'idée de remettre à l'honneur une vieille coutume perdue dans la nuit des temps. Il reçut immédiatement l'appui de son père Cyrille, alors secrétaire communal, de son ami Georges Wagnies et des filles célibataires du village.

De trop nombreuses jeunes filles du village ne trouvant pas à se marier, ils entreprirent donc d'inviter – par voie d'affiches – les jeunes gens des environs à un goûter monstre le lundi de Pentecôte. Relayée par la presse, la

fête connut un succès de foule retentissant. Aux esprits chagrins qui s'offusquaient d'un manque de réserve si contraire aux convenances, la première présidente du comité des jeunes filles tint un discours féministe déterminé en faveur d'une initiative capable de détruire ces déplorables préjugés condamnant la jeune fille à attendre patiemment, sous l'orme, le prince charmant qui, le plus souvent, se fait attendre ou qui, pour comble de malheur, ne vient jamais.

A l'origine, la tradition n'avait pas un tel parfum d'innocence et de fraîcheur. Dans la nuit précédant le 1^{er} mai, les jeunes gens allaient planter un mai, un arbre sans racines ou une forte branche, devant la porte des jeunes filles. Le choix de l'essence indiquait l'opinion qu'on en avait. Le houx était destiné à la fille méprisante et hautaine, le hêtre à la paresseuse, le peuplier à la malpropre, le cerisier à celle qui était trop généreuse de ses faveurs, le coudrier à l'honnête ou encore l'arbre sans feuilles à la fille d'une inconduite notoire. Seul le bouleau promettait le grand amour en désignant l'élue de son cœur.

Il ne faut pas être grand clerc pour imaginer l'atmosphère délétère que ce folklore répandait dans les chaumières. Son interdiction

n'étonna guère et la coutume prit d'autres formes. Plutôt qu'une adresse personnelle, la plantation de l'arbre devint collective, au milieu d'une cour de ferme ou d'un champ, et servit tant à fêter le renouveau de la nature que la rencontre des jeunes du village. Danses et chansons se terminaient par un goûter, les jeunes filles mises à l'honneur offrant à leurs compagnons une mastelle, sorte de couque à pâte dure, à tremper dans du chocolat chaud. C'est de cette coutume que s'inspira donc le jeune Tricot, à peine âgé de 19 ans, pour en faire une occasion de rencontres prometteuses.

Depuis, les Ecaussinnois sont restés fidèles à la tradition renouvelée. Dès 10 heures, les invitées sont accueillies à l'hôtel de ville par les demoiselles d'honneur. Ceux qui sont en possession de la tasse souvenir signent le livre d'or, tous peuvent se déclarer candidat au mariage. Partant de la gare, le cortège folklorique s'ébroue dès le début de l'après-midi avec, en tête, les demoiselles d'honneur qui distribuent des friandises sur tout le parcours. Sur la place des Comtes van der Burch, le bal populaire d'autrefois a été remplacé par un concert donné par des groupes musicaux venus de tous les horizons. A moins qu'ils ne dansent, les jeunes amoureux en quête d'intimité disposent, dans Ecaussinnes, de quelques lieux évocateurs de la tradition comme le *pont des soupirs*, les *douces arcades*, le *tunnel des amoureux*, le *trou des fées*, le *rocher des belles dames*...

Le noyau du bâtiment actuel, transformé et agrandi en habitation, date de la fin du 18^{ème} siècle. Malgré ces avatars, il n'a cessé de fonctionner qu'après la Seconde Guerre mondiale;

↑ Longez le canal de dérivation jusqu'à la rue des Places, ainsi nommée parce qu'elle relie la place des Comtes van der Burch à la Grand-Place;

→ Sur le côté gauche de la Grand-Place, l'inévitable **kiosque** (E. Lefèvre) a causé une vive polémique entre socialistes et catholiques au moment de son inauguration, le 28 août 1910. Pourquoi donc avoir choisi du granit des Vosges pour le soubassement et du grès de Grand-glise pour la base des colonnes en fonte alors que la région regorgeait de petit granit d'excellente qualité ? Derrière le kiosque à gauche, l'**hôtel de ville** 8 (1870) est un bel édifice éclectique à dominante Louis XIII avec ses bossages, sa balustrade et son fronton triangulaire. Près de la porte d'entrée, les armoiries de Saint-Quentin ont été offertes par

Hôtel de ville



Kiosque



← Revenez sur vos pas et empruntez la rue de l'Estanche qui longe le moulin brûlé entre son canal d'alimentation et la Sennette. Situé en contrebas de l'église paroissiale à la limite de la seigneurie de Lalaing, le **moulin brûlé** 7 est l'ancien moulin banal des seigneurs de la Follie. Il doit son nom aux deux incendies dont il fut victime, en 1307 et 1579.

Moulin brûlé





Maison Dubois

ses habitants reconnaissants d'avoir été hébergés à Ecaussinnes en 1917. Préparant leur grande offensive, les Allemands avaient évacué la ville sans ménagements. Sur le coin du boulevard de la Sennette, se dresse la maison néo-classique qui a vu naître **Albert du Bois** (1872-1940), diplomate, poète et romancier, précurseur

Ultime sacrifice



du Mouvement wallon et partisan du rattachement de la Wallonie à la France. En haut de la place, *l'Ultime sacrifice*, mémorial des deux guerres mondiales d'Hector Brognon (1888-1977), professeur de sculpture à l'école industrielle du village, a été inauguré le 21 mai 1950. Il occupe l'emplacement de la salle de bal de la Concorde. La maison d'angle (n°8) en moellons gréseux et fenêtres à croisée de pierre, est sans doute le logis



Grand-Place, 8

de l'ancienne ferme du Jeune. L'édifice remonte à 1625, même s'il a été fortement remanié depuis;

← La rue de la Marlière, garnie de nombreuses maisons néo-classiques, longe le parc communal qui abrite **Spartiate ou Hoplite**, une œuvre inachevée du caporal Fritz Rasselberg, professeur à l'académie des beaux-arts de Berlin, abandonnée en l'état après la Première Guerre mondiale;



Douce arches

← Après la maison du notaire, empruntez l'assiette de l'ancienne **ligne de tramway à vapeur vicinale** qui devait relier Nivelles à Soignies. Elle enjambe la Sennette par un viaduc à 12 arches – les fameuses *douce arches* construites par l'ingénieur Macq entre 1914 et 1916. Abandonné après la guerre, le tronçon existant a été racheté par la carrière *Scoufflény* pour acheminer les pierres jusqu'à la gare d'Ecaussinnes-Carières;

← Au bout de la promenade, rejoignez la rue de Seneffe;

→ Descendez la rue de Seneffe en passant sous les arches de pierre. La **chapelle Saint-Fiacre**, à gauche, est le fruit d'une action de grâce de Charlotte van der Burch au saint qui a mis fin à une maladie contagieuse qui décimait le village en 1741. D'origine irlandaise, Fiacre a fondé un monastère près de Meaux, qui devint un lieu de pèlerinage important après sa mort. Patron des jardiniers –

le moine est représenté tenant une bêche dans sa main droite et un livre dans la gauche – le saint guérisseur est invoqué contre les hémorroïdes, les chancres et les cancers;

→ Rejoignez la place des Comtes van der Burch par la rue du Moulin. Au bout de la rue à gauche, l'ancien moulin du fief (n°1) était mentionné dès 1381 comme moulin banal de la seigneurie de Lalaing.

Chapelle Saint-Fiacre

